

LES
ASILES JOHN BOST

A LA FORCE
(Dordogne)

RECONNUS PAR L'ÉTAT
COMME ÉTABLISSEMENTS D'UTILITÉ PUBLIQUE

Le 7 septembre 1877



PARIS
AUX LIBRAIRIES PROTESTANTES

1889

AVIS TRÈS IMPORTANT

(Ne le perdez jamais de vue.)

Adresser tout ce qui concerne l'Administration des Asiles à M. le pasteur Ernest RAYROUX, directeur général, et mettre sur l'enveloppe :

« DIRECTION DES ASILES »

Adresse télégraphique :

« ASILES. — LAFORCE. — DORDOGNE. »

Pièces à fournir à l'appui de toute demande d'admission.

- 1° Extrait de naissance;
- 2° Certificat de baptême;
- 3° Certificat de deux médecins constatant bien exactement l'état sanitaire de la personne et les marques de bonne vaccine;
- 4° Consentement des parents ou des tuteurs;
- 5° Consentement de payer une pension annuelle qui varie suivant les Asiles et la position particulière des postulants.

Toutes ces pièces doivent être légalisées.

LES
ASILES JOHN BOST
A LA FORCE

LES
ASILES JOHN BOST

A LA FORCE

(Dordogne)

RECONNUS PAR L'ÉTAT

COMME ÉTABLISSEMENTS D'UTILITÉ PUBLIQUE

Le 7 septembre 1877

LA FAMILLE ÉVANGÉLIQUE
BÉTHESDA — ÉBEN-HÉZER — SILOÉ
BÉTHEL — LE REPOS
LA RETRAITE — LA MISÉRICORDE
LA COMPASSION

PARIS

AUX LIBRAIRIES PROTESTANTES

1889

1 Oct 2 62 5.3

JAN 10 1890

Sam. to Sunday

1890

GIFTS RECEIVED AT LAFORCE

from November 1888 to August 1889

Cheques.

N ^{os}		£	
51	- M. S. London	1.	17. 6
52	- C. Edinburgh	20.	0. 0
53	- F. Blackheath	11.	12. 6
54	- M. London	40.	0. 0
55	- B. T. Glasgow	38.	16. 0
56	- H. R. Bristol	20.	0. 0
57	- A. Cannes	4.	0. 0
58	- H. d ^o	4.	0. 0
59	- R. d ^o	10.	0. 0
60	- R. d ^o	5.	0. 0
61	- C. d ^o	10.	0. 0
62	- B. R. d ^o	100.	0. 0
63	- B. J. d ^o	5.	0. 0
64	- C. d ^o	10.	0. 0
65	- C. d ^o	10.	0. 0
66	- M. P. d ^o	5.	0. 0
67	- F. W. d ^o	20.	0. 0
68	- A. d ^o	4.	0. 0
69	- M. d ^o	2.	0. 0
70	- M. d ^o	1.	0. 0
71	- H. d ^o	2.	0. 0
71 bis	- M. Menton	5.	0. 0
73	- H. d ^o	5.	0. 0
74	- B. Cannes	1.	4. 0
		£	335. 10. 0

<i>Brought forward</i> £		335. 10. 0
75 - K. A.	London	20. 0. 0
76 - M. H.	d°	5. 0. 0
77 - S. G.	d°	10. 0. 0
78 - D. N.	d°	5. 0. 0
79 - W. H.	d°	5. 0. 0
80 - D. E.	d°	5. 0. 0
81 - D. J.	d°	10. 0. 0
82 - D. Ev.	d°	10. 0. 0
83 - C. J.	d°	10. 0. 0
84 - C. A.	d°	5. 0. 0
85 - D. G.	Farnham	5. 0. 0
86 - C.	Liverpool	5. 0. 0
87 - C. J.	Glasgow	10. 0. 0
88 - Y. J.	d°	5. 0. 0
89 - H. P.	d°	5. 0. 0
90 - A. A.	d°	5. 0. 0
91 - A. M.	d°	5. 0. 0
92 - B.	d°	5. 0. 0
93 - M. R.	d°	5. 0. 0
94 - R. Ch.	d°	5. 0. 0
95 - H.	d°	5. 0. 0
96 - H.	London	12. 0. 0
97 - P.	d°	12. 0. 0
98 - M.	Glasgow	5. 0. 0
99 - M.	Edinburg	10. 10. 0
100 - M. C.	d°	5. 0. 0
101 - P. D.	Alloa	20. 0. 0
102 - P. F.	d°	5. 0. 0
103 - P. F.	Glasgow	12. 0. 0
104 - M. W.	Tunbridge.....	50. 0. 0
105 - F.	Blackheath.....	6. 12. 0
£		618. 12. 0

	<i>Brought forward</i>	£	618	12. 0
106 - J. S.		10	0. 0
107 - G. B. London		5.	0. 0
		£	633.	12. 0

GIFTS RECEIVED AT MR. BARCLAY RANSOM & CO
LONDON

from October 1888 to June 1889

C. F.	Cambridge	£	20.	0. 0
D.	Tunbridge		17.	12. 6
S. H.	Guilford		5.	0. 0
T. S.	Blackheath		20.	0. 0
H. P.			10.	0. 0
F.	Clitherac		1.	0. 0
K.	Rochdale		40.	0. 0
W. E.	Liverpool		10.	0. 0
S.S.			10.	0. 0
G. W.	Brighton		3.	0. 0
R. H.			5.	0. 0
R. E.	London		20.	0. 0
M.			1.	1. 0
			£	162.	13. 6



LES ASILES DE LAFORCE

La Famille . . . Asile pour des jeunes filles : 1° orphelines ; 2° placées dans un mauvais entourage ; 3° de protestants disséminés.

Béthesda Asile pour des jeunes filles ; 1° infirmes ou incurables ; 2° aveugles ou menacées de cécité ; 3° idiots, imbéciles ou faibles d'esprit.

Èben-Hézer . . Asile pour des jeunes filles épileptiques.

Siloé Asile pour des garçons : 1° infirmes ou incurables ; 2° aveugles ou menacés de cécité ; 3° idiots ou imbéciles.

Béthel Asile pour des garçons épileptiques.

Le Repos Asile pour des institutrices incurables, des maîtresses d'école infirmes, des dames veuves, célibataires ou sans ressources.

La Retraite . . Asile pour des servantes, des femmes veuves ou célibataires, infirmes et sans ressources, que leur éducation ne permet pas d'admettre au Repos.

La Miséricorde Asile ouvert à des filles : 1° idiots gâtés, ayant perdu toute leur intelligence ; 2° épileptiques qui sont idiots ou infirmes.

La Compassion Asile ouvert à des garçons : 1° idiots-gâtés, ayant perdu toute leur intelligence ; 2° épileptiques - idiots et infirmes.

Conseil d'Administration

Président MM. L. DOMENGET, ancien magistrat à Bergerac.

Vice-Président ... HENRI COUVE, de Bordeaux.

Secrétaire J. LAFORGUE, pasteur aux Briands.

Secrét. honoraire. H. LAUGA, pasteur à Reims.

Assesseurs {
AUGUSTIN BOST, pasteur à Genève.
GUSTAVE BOY, propr. à Bergerac.
LOUIS SAUTTER, de Paris.
E. MONBRUN, pasteur à Angoulême.
E. OBERKAMPFF, receveur des finances
à Alais (Gard).
LABROUSSE, pasteur à Bergerac.
DU PEYROU, propr. à Bergerac.
CH. de LUZE. . . } de Bordeaux.
D^r EUG. MONOD . }
C. SOULIER, pasteur, président du
Consistoire de Bordeaux.
J. SIEGFRIED, du Havre.
PÉDÉZERT, professeur à Montauban.
J. MONOD, d° d°
J. DE SEYNES, de Montpellier.
WESTPHAL-CASTELNAU, de Montpellier.
E. BRUNETON, de Nîmes.
J. GUÉX. }
E. DE PRESSENSÉ, pasteur } de Paris.
P. MIRABAUD. }

Compte-rendu de la fête.

Notre fête a eu lieu bien tard, cette année, le 27 Juin ! Diverses circonstances nous avaient contraints à fixer cette date ; encore n'a-t-elle pas été assez tardive, puisque nous avons manqué le beau temps de deux jours ! Il est presque sans exemple qu'il pleuve le jour de la fête des Asiles ; nous avons cette fois souffert de l'exception. Et que de gens avec nous ! La matinée leur avait tendu un guet-apens, et nos amis éloignés sont venus, comptant sur une assez belle journée ; quand tout le monde a été arrivé, et pendant la prédication, le ciel s'est montré sombre et menaçant. Heureusement qu'à Laforce on a des abris autres que

des arbres; sans cela nous aurions assisté, et pris part, à une véritable déroute ! Et quel dommage pour le cœur et l'esprit si la journée avait montré un moins fallacieux début ! Beaucoup de nos amis seraient restés chez eux et n'auraient pas bénéficié des choses excellentes qu'on était venu leur dire ; à présent ils ont oublié les averses et gardé le souvenir d'une prédication très impressive . . . et d'un très grand nombre de rapports !

Le pasteur choisi par le Conseil d'administration pour présider le service du matin était notre ami M. Soulier, de Bordeaux.

Il a parlé sur ce texte, emprunté à l'épître aux Galates : Ce que l'homme aura semé, c'est aussi ce qu'il moissonnera. Le sujet n'est pas neuf ; que de pasteurs l'ont traité ! et il était facile de tomber dans des redites et dans des lieux communs. M. Soulier est resté tout le temps très personnel, très vivant, très puissant ; il a dès le début saisi nos consciences et ne les a plus lâchées ; il nous a émus, accusés,

troublés; chacun s'est senti, à un moment, un semeur, parfois involontaire, mais un semeur du mal; chacun a compris qu'il fallait faire mieux, faire bien pour semer du bien et qu'au lieu de s'assoupir dans la tranquille et égoïste possession des promesses de Dieu il fallait s'en faire le messager, le témoin, le soldat. On parle beaucoup de suggestion à notre époque; M. Soulier en a fait, et de la bonne, de la suggestion chrétienne. M. Jean Monod l'en a remercié en quelques mots graves et d'un accent humble et pénétré; nous étions comme lui humiliés et reconnaissants.

Après l'intermède restaurateur que les enfants de la Famille servent à nos invités et pendant lequel le temps a fait rage, la séance de l'après-midi a commencé. Beaucoup de monde, comme le matin, malgré des prévisions pessimistes; et ceux qui aiment les longues séances ont pu s'en donner à cœur joie: il n'y a pas eu moins de sept rapports et allocutions. M. Meynadier, Président du

Consistoire de St-Jean-du-Gard, avait bien voulu occuper le fauteuil; il nous a parlé de deux bienfaiteurs de nos asiles, ses paroissiens, M^{lle} Fabre et M. Teule; on a écouté avec sympathie son discours et on n'oubliera plus son type de vieux Cévenol, énergique et doux.

M. Domenget, Président du Conseil d'administration, lit ensuite son discours annuel que tout le monde écoute, mais que tous, hélas ! n'entendent pas et après lui, M. Rayroux présente son rapport sur la marche des Asiles pendant l'exercice écoulé. Comment fait-il pour être toujours intéressant et nouveau en racontant des choses toujours les mêmes ? c'est ce que je n'ai pu m'expliquer encore; quel que soit son procédé (s'il en a un !), le résultat est excellent car on le suit sans fatigue et on admire les ressources de son ingénieux esprit.

Le Conseil d'Administration avait décidé que le rapport de la Commission des bâtiments

serait lu, au moins en partie, dans l'assemblée générale des asiles; il s'agissait de la grosse question de la reconstruction de Béthesda; le rapporteur s'est exécuté en s'excusant de ce surcroît de lecture qu'il infligeait malgré lui à l'auditoire. L'essentiel est qu'il ait gagné la cause qu'on l'avait chargé de plaider.

- Le Docteur Rolland à ses autres mérites avait joint celui d'une rare brièveté; on l'a trouvé vif et court.

Vient ensuite M. Westphal-Castelnau qui, d'une parole chaude et vibrante, secoue et renouvelle l'attention; il parle comme un pasteur qui serait laïque ou comme un laïque qui serait pasteur, et met en lumière la source de la joie et de la vie chrétiennes : l'amour de Dieu et l'amour pour Dieu.

Enfin M. Jean Monod ajoute quelques mots; il voudrait tirer les conclusions de la fête, et demande que l'on s'inscrive aussitôt pour des **grains de sable**. Excellente idée que l'heure avancée et la pluie qui recommence empê-

chent de porter ses fruits. Tout le monde se précipite vers les voitures, car le train n'attendrait pas, et les gouttes d'eau se déclarent les ennemies des grains de sable; il faudra bien qu'ils se réconcilient pour le mortier de la future construction!

De cette journée, qui aurait pu être plus joyeuse, nous gardons tous un bon et sanctifiant souvenir; les ombres, les nuages s'effacent vite de la mémoire, il n'y reste plus que l'écho de la voix de Dieu et du chant harmonieux de nos enfants.

J. L.

Discours de M. MEINADIER

Président de la Fête

MESSIEURS ET HONORÉS FRÈRES,

Si je suis appelé aujourd'hui à occuper, comme Président de cette réunion anniversaire la place ordinairement réservée aux plus éminents de nos collègues, ce n'est pas que je m'attribue quelque titre personnel à une telle distinction. Que d'autres auraient été mieux qualifiés que moi pour porter la parole dans une circonstance aussi solennelle ! Non pas, au moins qu'une ardente sympathie pour votre œuvre me fasse défaut. Je vous aime, pauvres infirmes, malheureux déshérités de la vie, réunis ici en si grand nombre comme pour nous rappeler la triste condition de l'humanité pécheresse et mettre au jour la puissance de la charité chrétienne. Je vous

aime vous, Administrateurs dévoués de cette pieuse fondation, infatigables à en poursuivre le développement, vous aussi humbles Collaborateurs, appelés à divers titres à alléger le poids des souffrances constamment placées sous vos yeux ; vous surtout, cher Collègue, Cher frère Directeur auquel m'unit une amitié déjà bien ancienne et que je suis heureux de retrouver plein d'entrain et de joie dans l'exercice de votre tâche si pénible.

Mais qui ne partagerait à cet égard mes sentiments et qu'y a-t-il là qui puisse justifier le choix honorable dont j'ai été l'objet ? Pourquoi donc encore une fois cette vocation qui m'a été adressée ? En m'appelant au milieu de vous, MM. les Membres du Comité, pour remplir dans ma faiblesse la tâche qu'ont autrefois accomplie avec tant de distinction les Coulin, les Dhombres, les Recolin, les Westphal-Castelnau, vous avez voulu moins, j'en ai la conviction, me faire un honneur personnel, qu'honorer dans ma personne l'É-

glise dont je suis le représentant et qui a eu le privilège de susciter en votre faveur dans ces derniers temps quelques-uns de vos plus généreux bienfaiteurs.

Je suis ici en effet comme pasteur de l'Église de S^t-Jean-du-Gard à laquelle appartenaient deux amis dévoués des Asiles, dont les noms vous sont peut-être connus pour la munificence de leurs libéralités à votre égard. Laissez - moi , puisque l'occasion m'en est offerte, payer un juste tribut de regret à leur mémoire et proposer leur exemple à l'imitation de ceux qui pourraient être sollicités de faire un pareil usage de leurs biens.

C'est de longue date que M^{lle} Emma Fabre, la première des deux personnes dont j'ai à vous parler, avait voué l'attachement le plus vif aux pieuses fondations du regretté John Bost; et c'est dans des convictions chrétiennes du caractère le plus sérieux qu'elle avait puisé sa charité pour les victimes de la souffrance humaine. Aussi loin que remontent

mes souvenirs je la vois remplissant l'humble office d'une sœur de charité, s'occupant non moins des œuvres d'un intérêt général que de celles de la bienfaisance locale, bravant les sarcasmes pour aller de maison en maison quêter quelque obole en faveur de ses protégés, travaillant sans relâche elle-même et faisant travailler ses amies pour la confection de vêtements, de layettes par exemple, utiles aux pauvres.

Quelque ardente que fût déjà sa charité, elle reçut cependant une nouvelle impulsion d'un événement douloureux qui exerça beaucoup d'influence sur la direction de sa vie. Jusque là toutes ses affections de cœur s'étaient concentrées sur une sœur et surtout sur une jeune nièce qui toutes les deux partageaient ses sentiments et sa foi. Elle eut la douleur de les perdre à peu de distance l'une de l'autre, et dès lors, restée seule avec son vieux père, atteinte elle-même d'une cruelle maladie qui paralysait souvent son activité et

lui rendait difficiles les rapports de société, elle ne vécut plus, on peut le dire, que pour l'exercice de la bienfaisance chrétienne. Visiter les malades, prendre sur ses ressources plus que modestes de quoi leur apporter quelque soulagement, s'ingénier à trouver dans divers expédients, dans l'organisation de fréquentes loteries par exemple, un moyen de donner davantage, pratiquer en un mot la charité sous toutes ses formes, et ce qui vaut mieux encore, gagner toujours par son exemple de nouveaux adhérents à cette œuvre, tel fut désormais l'unique emploi de son temps et de ses forces.

C'était surtout le soulagement des misères humaines, misères physiques et morales, surtout celles dont on s'occupe le moins, qui excitait son zèle. Aussi à côté de la Société des Missions et de vos Asiles de Laforce, objet principal de sa sympathie, je vois figurer au premier rang de ses préoccupations trois autres œuvres bien modestes, celle du Sou

Protestant, celle des Esclaves fugitifs, et celle de l'Assistance aux malheureux Vaudois des vallées des Hautes-Alpes. Oublierai-je enfin la fondation de sa Bibliothèque populaire dont elle faisait à elle seule tous les frais, dont elle consacrait les produits à l'évangélisation des païens, et dont vous avez bien voulu sur sa demande, recevez-en, Messieurs, mes bien sincères remerciements, réserver la jouissance à notre église de S'-Jean-du-Gard.

Un mot enfin sur les dernières dispositions testamentaires de notre amie défunte dont on peut bien dire qu'elle est morte au Seigneur et que ses œuvres la suivent. Si elle n'avait pas été précédée dans la tombe par son père, qui mourut seulement quelques mois avant elle, elle n'aurait pas pu accomplir à votre égard la grande libéralité qui a été l'objet de sa dernière volonté. Mais restée seule maîtresse d'une fortune relativement considérable dont elle n'a pas joui un seul jour pour elle-même, elle n'a pas trouvé à

en faire un usage plus convenable que celui de l'affecter au but qui avait inspiré sa vie entière. Faute de pouvoir étendre ses libéralités comme elle l'aurait voulu à un plus grand nombre d'œuvres, elle vous a choisis, vous, représentants des Asiles John Bost, pour devenir ses légataires universels. Bénissons le Seigneur de ce qu'après de longues et pénibles démarches dont j'ai dû, comme exécuteur testamentaire, poursuivre le cours, nous avons pu enfin entrer en possession de la libéralité qui nous était faite, et donnons une dernière expression de regret et de sympathie à la mémoire de l'amie chrétienne qui a voulu joindre son nom à celui de tant d'autres bienfaiteurs des Asiles.

Excusez - moi, Messieurs; pour ces longs détails. Je vous retiendrai beaucoup moins sur le souvenir du second de nos donateurs dont je voulais vous parler (quoiqu'il occupe aussi une large place dans notre affection reconnaissante), M. Louis Teule, qui à côté

d'autres legs en faveur des Orphelinats de Castres et Saverdun, des Sourds-muets de St-Hippolyte, des vieillards d'Anduze, et de la Maison de santé d'Alais, a réservé à votre œuvre la plus grande partie de ses dons, un peu plus de 20 000 francs. Ce n'est pas, on peut le dire, la foi chrétienne proprement dite qui a inspiré ses libéralités; vieillard dans le célibat, élevé dans les habitudes d'une stricte économie, préoccupé surtout des questions sociales et économiques, restant plus ou moins en dehors des intérêts religieux, mais probe, honnête, loyal, et surtout charitable envers les pauvres, M. Teule jouissait de la considération de tous. N'ayant pas de proches parents lui-même, il s'était créé une famille dans le paisible intérieur d'amis chez lesquels il entendait souvent parler des œuvres de la charité chrétienne et était même sollicité particulièrement par la jeune fille de la maison de prêter son concours à ses collectes pour Laforce. De là, sans doute et

surtout de l'inspiration de Dieu qui incline les cœurs des hommes comme il veut, de là était née cette sympathie latente pour votre œuvre qui avait ému son cœur à la pensée de toutes les détresses, de toutes les misères qui trouvent ici leur soulagement.

Et comment pourrait-on penser à l'admirable spectacle offert par toutes les fondations charitables réunies en ce lieu, où les beautés de la nature sont comme éclipsées par les merveilles de la grâce, sans ouvrir son cœur à une profonde reconnaissance pour leur généreux bienfaiteur et surtout à une vivante adoration pour le suprême Ami des affligés? Comme vous avez été bien inspirés, Messieurs, en donnant à vos divers asiles les noms bibliques de Béthesda, de Siloé, d'Eben-Hézer si doux à entendre pour une âme chrétienne! C'est bien ici la fidèle image de la mystérieuse piscine où se donnaient rendez-vous les paralytiques, les aveugles, les estropiés de toute condition et où, à l'exemple du Maître, ses

disciples font encore entendre la grande parole : Veux-tu être guéri ? C'est bien ici la source d'où découlent comme autrefois de Siloé les eaux salutaires et seules efficaces pour le soulagement des misères du corps et de l'âme. C'est bien ici le nouvel Eben-Hézer dressé comme un monument de la fidélité des promesses divines en faveur de milliers d'infortunés qui y ont appris et y apprendront à répéter : Jusques ici l'Eternel nous a secourus. C'est bien ici un des plus beaux triomphes remportés par la charité chrétienne sur la triste condition d'un monde de misère et de péché.

La charité chrétienne, la seule vraie, celle qui se puise et s'alimente dans une foi vivante en Christ, c'est bien à toi, divin Sauveur, venu au monde pour le relèvement de notre pauvre humanité perdue, qu'il faut attribuer les victoires remportées sur le règne de la souffrance et l'inspiration des dévouements les plus sublimes. La charité chrétienne, c'est bien elle qui

couvre d'hospices, de refuges, d'asiles, toutes les parties du monde civilisé, elle qui suscite tant de dévouements obscurs dont le monde ignore peut-être l'existence mais dont la mémoire est inscrite dans les pages du livre de vie, elle qui pousse d'humbles missionnaires doublement prodigues de leur vie, à aller s'enfermer dans des léproseries avec les infortunés qui les habitent, comme le font tant de nos frères en Syrie; comme l'a fait un jeune prêtre catholique, Dumiée, mort récemment au champ d'honneur du plus héroïque dévouement; elle enfin qui en Angleterre et en Amérique fait consacrer des sommes fabuleuses à l'érection d'hôpitaux, de maisons d'école, d'orphelinats, de fondations pieuses de toute nature, auxquelles ont attaché leur nom de vrais chrétiens, comme les Peabody, les Moore, le quaker Edouard Pease, le congrégationaliste Titus Salt, le pieux John Crossleg (j'emprunte ces détails à un récent article de la *Revue des Deux Mondes*, sur les grandes

fortunes en Angleterre), tous jaloux semble-t-il de sanctifier l'usage des richesses et de justifier, comme le dit l'un d'entr'eux, la parole biblique d'après laquelle : Le riche et le pauvre s'entre-rencontrent et c'est l'Eternel qui les a faits l'un et l'autre.

Vous n'avez pas, Messieurs, nous n'avons pas en France à étaler de ces créations somptueuses et grandioses qui étonnent par leur magnificence. Mais grâces en soient rendues à Dieu, notre Protestantisme Évangélique, malgré la modicité des ressources dont il dispose, mérite aussi d'occuper une place dans les annales du livre d'or de la charité. L'esprit de Christ est toujours à l'œuvre pour montrer la réalisation de sa parole prophétique : « Ceux qui croient en moi accompliront les œuvres que je fais et ils en feront même de plus grandes. » Même dans nos pauvres églises des Cévennes dont je suis aujourd'hui le représentant nous comptons bien des institutions charitables ; à Saint-Hippolyte l'œuvre des

Sourds-Muets, à Vallon un Orphelinat prospère de jeunes garçons; à Alais une Maison de santé protestante qui rend les plus grands services; à Anduze un asile de vieillards et un orphelinat de jeunes filles.

Mais que sont ces œuvres si utiles, quoique bien modestes, à côté de celle où vous recueillez près de 500 victimes des plus cruelles d'entre toutes les infirmités humaines celles dont on ne s'occupe nulle part ailleurs. Ah! que de préventions injustes entretenues dans les esprits au sujet de l'Evangile, seule puissance en salut, tomberaient promptement, si les détracteurs du christianisme pouvaient voir tant d'humbles dévouements inspirés par la foi au suprême bienfaiteur de l'humanité souffrante. Pour moi, Messieurs, je bénis Dieu de m'avoir appelé à faire la connaissance directe des magnifiques établissements que vous avez fondés et que vous entretenez ici au plus grand honneur de notre protestantisme évangélique. Je puiserai dans le souvenir de ma

visite auprès de vous, si Dieu le permet, l'inspiration d'un zèle plus grand pour recommander dans mon entourage et soutenir de mes faibles prières l'œuvre excellente que vous dirigez. Je vous remercie en terminant de l'honneur que vous m'avez fait en m'appelant à la présidence de cette réunion anniversaire des Asiles, et je prie Dieu qu'il répande ses plus précieuses bénédictions sur la grande famille des affligés, ici réunis sous le bienveillant patronage des amis, qui, à titres divers, leur prodiguent les témoignages d'une infatigable sollicitude.

Discours de M. L. DOMENGET

Président du Conseil d'Administration.

Chers amis, chers bienfaiteurs,
chers pensionnaires,

Suivant une légende russe, quelques jours avant la naissance du Sauveur, Dieu donnait une fête dans son palais d'azur. Toutes les vertus y furent invitées, les vertus seules, rien que des dames. — Il y vint beaucoup de vertus, des grandes et des petites ; et toutes semblaient s'entendre fort bien et même être liées d'ancienne amitié. Dieu remarqua toutefois deux belles dames qui paraissaient ne pas se connaître. Il prit l'une par la main et la mena vers l'autre. « La bienfaisance, dit-il en désignant la première », « La reconnaissance, ajouta-t-il en montrant l'autre ». — Les deux vertus furent bien étonnées. Depuis le

commencement du monde, elles se rencontraient, pour la première fois.

Complétons la légende par l'histoire et disons qu'à partir de ce jour ces deux vertus ont changé la face du monde et si la charité chrétienne a enfanté les grandes œuvres religieuses, la reconnaissance de ces dernières a considérablement fécondé les efforts de la charité en contribuant à les multiplier.

Notre toujours bien regretté John Bost vint à Laforce il y aura bientôt un demi siècle. Ame pieuse et fortement trempée, il s'était ému des souffrances des pauvres et avait conçu la première idée de ces Asiles qui ont pris avec le temps le développement dont vous êtes témoins. Ayant exposé son projet à quelques esprits d'élite qui l'encouragèrent et le recommandèrent à des amis chrétiens, il commença aussitôt cette vie de dévouement et de sacrifice dont il ne s'est jamais départi; d'abord parce qu'elle répondait au premier besoin de sa nature, faire le bien, et aussi

parce qu'il avait puisé dans la profondeur même de sa conviction l'art merveilleux avec lequel il sut faire partager à d'autres les sentiments qui remplissaient son cœur. — Que de fois, je l'ai entendu remercier Dieu des secours à l'aide desquels ses établissements se multipliaient et grandissaient ! Combien il était reconnaissant aussi envers les âmes compatissantes qui faisaient bon accueil à ses projets d'agrandissement à l'effet de soulager des infortunes qu'il n'avait pu encore abriter. Je n'en citerai qu'un souvenir. En 1875, il voulait construire l'Asile de la **Miséricorde** afin de ne laisser à **Béthesda** que les malades les moins atteintes et il avait déjà fait des appels qui n'avaient pas eu tout le succès qu'il en attendait. On lui donnait souvent le conseil de n'entreprendre la construction projetée que lorsqu'il aurait les fonds nécessaires. Il comprenait la sagesse de ce conseil, quoiqu'il le trouvât timide et que, peut-être, hélas ! il le considérât comme l'indice d'une insuffi-

sante foi ! — Enfin, il arrive un matin dans mon cabinet, et après les compliments d'usage il me dit, en frappant de la main sur la poche de son habit : « Eh bien, j'ai les fonds sur moi, nous pouvons commencer demain à construire la **Miséricorde**. » En même temps il ouvrit son portefeuille dont il sortit des valeurs au porteur s'élevant à cent mille francs qui venaient de lui être remises par deux sœurs bienfaisantes, inspirées l'une et l'autre par la première de ces grandes vertus dont parle la légende que je vous rappelais tout à l'heure. John Bost était rayonnant de joie, plus heureux à coup sûr des 100 000 francs reçus pour ses malheureux protégés que s'il les avait recueillis pour lui-même. C'est ainsi que notre vénéré maître savait apprécier les dons qui le mettaient en mesure de compléter son œuvre.

Depuis ce jour de nombreux bienfaiteurs nous sont venus en aide. — Permettez-moi de vous rappeler quelques noms : M^{lle} Emma Fabre, de S^t-Jean-du-Gard, nous a faits ses

légataires universels et sa succession se liquide. Un autre ami du Gard nous a traités de même. — M. Lérès, de Castres, nous a légué plus de cent mille francs dont l'usufruit a été par lui réservé à sa veuve et le Conseil d'Etat a autorisé notre acceptation de ce legs. — M^{lle} Emilie de Coursou, de Bergerac, et M. de Bethmann ont également droit à notre gratitude.

Tout récemment encore, une grande chrétienne, M^{me} Heidsieck, a laissé à nos chers Asiles un legs de cent mille francs, et je ne saurais résister au plaisir de vous dire que la bonne grâce mise par les représentants de cette bienfaitrice à nous annoncer la bonne nouvelle a doublé en quelque sorte ces sentiments de reconnaissance envers elle et sa famille. « Je suis heureux de vous annoncer, portait l'avis que nous envoyait M. le pasteur Goulden, concernant ce legs, que Madame Heidsieck, ma belle-mère, a laissé à vos Asiles une somme de cent mille francs et que toute

sa famille applaudit à cette disposition qui ne nous empêchera pas de vous continuer notre don annuel, » puis, et comme couronnement, M. Goulden ajoutait (dans un blanc qui restait sur sa carte au dessous de son nom) : « le tout sans frais. » — Merci, noble bienfaitrice, pour nos pauvres; merci, généreux pasteur, pour votre joie chrétienne d'un bienfait qui nous a profondément touchés.

Un mot maintenant sur notre situation financière et sur nos projets en ce qui concerne **Béthesda**.

Notre budget est en équilibre comme par le passé. Les recettes ont même atteint un chiffre plus élevé que celui des années précédentes. Cette amélioration progressive établit, d'une part, que l'œuvre de nos Asiles se propage de plus en plus dans le monde protestant (l'Angleterre, grâce aux bons soins de M. John Bost, contribue cette année pour plus de dix mille francs à nos ressources), — et d'autre

part, que notre gestion prudente obtient toujours l'approbation de nos amis. Une intéressante et très remarquable étude sur la fondation de nos divers établissements ne peut que venir en aide à leur notoriété. Elle est due à la plume de M^{me} de Witt, née Guizot, et a paru dans le *Journal des Débats* et dans la *Revue Suisse*. Espérons que l'auteur voudra bien la compléter en faisant connaître au grand public la vie intérieure de chacun de nos Asiles; c'est principalement à ce point de vue qu'ils méritent d'être connus.

Relativement à la reconstruction de **Béthesda**, je ne dois pas vous taire qu'elle entraînera une grosse dépense. La question s'imposait à notre sollicitude et nous avons dû la mettre à l'étude. Le Conseil d'administration avait cru d'abord pouvoir se borner à de simples réparations avec agrandissement au moyen d'une annexe contiguë. Mais après un mûr examen fait séparément par deux architectes dont les rapports éclairés ont été longuement étudiés,

il ne nous est plus possible de nous faire illusion. Les besoins hygiéniques exigent un déplacement et par suite une reconstruction. Toutefois, les bâtiments actuels ne présentent aucun risque immédiat au point de vue de la solidité, nous avons le temps de chercher les voies et moyens de faire face aux dépenses avant de commencer les travaux. Vous saurez, du reste, que nous avons reçu des promesses pour cet objet : elles s'élèvent à près de 20 000 fr., soit au septième de leur ensemble. Il sera bon, à mon avis, de faire, comme faisait autrefois M. Bost, c'est à dire de ne pas nous mettre à l'œuvre avant d'avoir recueilli d'autres souscriptions importantes ayant cette affectation. — Nous ne saurions oublier, en effet, que si les libéralités testamentaires dont nous avons récemment été gratifiés augmentent nos revenus, elles sont, quant au capital, indisponibles pour nous, car elles doivent être placées en rentes sur l'État.

La plupart de nos amis savent que M^{me} Nor-

man, qui dirigeait le **Repos** depuis sa fondation, a voulu rentrer dans sa famille. Cette séparation a été pour nous une heure pénible. Mais que nos amis sachent aussi que M^{me} P'échin, qui a remplacé M^{me} Norman, continue dignement sa direction. Toutes ses pensionnaires l'aiment et le disent. Et néanmoins, notre Directeur général se plaît à reconnaître que ce calme parfait a pu être obtenu sans porter la moindre atteinte au principe d'autorité.

Depuis notre fête de l'année dernière, le Conseil a fait une perte cruelle dans la personne de M. Emile Vautier, l'un de ses membres. Cœur ardent et dévoué, intelligence rare et hautement appréciée dans les conseils de nos Eglises, cet éminent collègue emporte tous nos regrets. — Dieu a ses desseins : comptons qu'il ne nous abandonnera pas, car nous voulons lui rester fidèles.

Plusieurs membres du Conseil n'ont pu se

rendre à notre fête : les uns à cause de circonstances particulières impérieuses; certains pour cause de maladie. Ils nous ont exprimé leurs regrets de cette absence. Nous en éprouvons plus qu'eux. Parmi ceux que leur santé a retenus loin de nous sont MM. de Pressensé et Augustin Bost. Je fais des vœux pour leur prompt rétablissement. C'est certainement pour M. A. Bost une bien vive privation que d'être aujourd'hui loin de nous. « Soyez, m'écrit-il, mon bienveillant interprète auprès de tous les amis que depuis tant d'années j'ai la coutume de voir en février et juin; auprès de ces Messieurs et dames de Laforce. Directeur, Docteur, Directrices, enfants, comité et visiteurs. » Il n'omet personne; il ne vous oublie pas, vous surtout, pensionnaires de la Famille qu'il avait tant de plaisir à visiter et que, je l'espère, il pourra revoir en février.

Je ne terminerai pas sans remercier M. le pasteur Meinadier d'avoir consenti à se dépla-

cer pour répondre à notre appel dont il s'est montré si digne. Il voudra bien, je l'espère, apporter à nos coreligionnaires du Gard l'expression de nos meilleurs souvenirs.

La présence à cette fête du premier magistrat de notre arrondissement est pour nous la preuve de sa sympathie pour une œuvre qui ne peut que gagner à être mieux connue. Nous en sommes vivement touchés.

RAPPORT
SUR LES
ASILES JOHN BOST
A LA FORCE

Du 1^{er} mai 1888 au 30 avril 1889.

CHERS BIENFAITEURS,

Le vent de l'opinion est contraire aux rapports. C'est un genre démodé. Et si tous les genres sont bons sauf le genre ennuyeux, en conséquence le rapport est archi-condamné. N'est-il pas le quart d'heure de Rabelais pour l'auditeur quand, dans une assemblée comme celle-ci, vient le moment de le lire? Il faut, en effet, à nos oreilles blasées, du nouveau et toujours du nouveau. Eh bien! excusez notre imprudence; nous ne saurions accéder à ce

désir, à priori du moins. Ce n'est pas œuvre de romancier mais d'historien que nous avons à faire. La réalité dans laquelle nous vivons aura donc, dans ces pages, son reflet tel qu'il est et la réalité est souvent monotone et terre à terre. Mais ce qui me rassure c'est que cette monotonie a pour trame la charité. Or serait-il vrai, de l'amour qui nous apparaît ici sous son aspect le plus désintéressé, à savoir la sympathie et la bienfaisance inséparables l'une de l'autre, qu'il soit monotone ? Je ne le pense pas.

C'est pourquoi nous nous mettons en route avec l'espérance que vous nous accompagnerez encore dans cette promenade annuelle à travers nos asiles.

*

* *

Il y a à Londres deux hommes de bien dont je tiens à vous parler. En m'éloignant topo-

graphiquement des Asiles je ne sors pas comme vous pourrez le constater, de mon sujet.

D'abord le Rev. Stephenson qui a fondé des maisons où il recueille des enfants, garçons ou filles, au nombre de huit cents. Ils sont de la catégorie de nos pensionnaires de la Famille, orphelins ou abandonnés, mais tous sains de corps et d'esprit. Miss Dora Stephenson qui vient de passer trois semaines au milieu de nous pour connaître notre œuvre, nous a révélé celle de son père.

Ensuite le docteur Barnardo. Sa vocation le poussait à être médecin-missionnaire. Mais comme autrefois John Bost à Paris, il fut tellement ému dans la grande ville de Londres à la vue d'enfants laissés à eux-mêmes, sans feu ni lieu, s'abritant la nuit sous les ponts, qu'il s'intéressa à eux. Une fois sur cette voie il renonça à aller au loin comme missionnaire et il se consacra tout entier à ces déshérités.

Cette année, à l'occasion des fêtes de Pâques, il a réuni son personnel et une grande partie

de sa grande famille de recueillis, car le total de cette famille dépasse le chiffre de trois mille enfants qui tous ne sont pas à Londres. Il leur a adressé une allocution dont voici le résumé, émaillé ici et là de quelques réflexions personnelles.

« Nos refuges abritent, je pense, la plus grande famille qui soit sur la terre. Tous nos enfants y sont logés, nourris, élevés et préparés à remplir plus tard un rôle utile dans la société. Nos efforts ne cessent ni jour ni nuit; sans cesse nous travaillons pour ces petits. »

C'est à la lettre ce qui se passe dans les Asiles John Bost.

« J'ai à vous parler de cinq choses. Nos asiles ont la vue perçante, l'oreille fine, des bras robustes et toujours ouverts, une bourse merveilleuse, enfin une discipline remarquable.

« Je m'explique. Nos asiles ont une vue per-

cante. Si vous avez été à Paris vous aurez sans doute rencontré une sorte de gens toujours à l'ouvrage bien avant le lever du jour. Ce sont les chiffonniers. Chargés d'une hotte, armés d'un crochet et d'une lanterne, ils savent en un tour de main retirer des débris qu'on jette à la rue tout ce qui peut encore servir. L'œil du passant ne distingue qu'une masse noire d'objets dégoûtants ou inutiles, mais leurs yeux exercés trouvent immédiatement ce qui a encore quelque valeur. Eh bien ! beaucoup de gens ne voient dans les enfants abandonnés que des êtres de rebut, mais nous avons découvert que parmi eux, si on les ramasse, si on les aime, si on les élève avec l'amour que Jésus allume dans les cœurs, il y a des bijoux de grand prix. »

C'est à la lettre ce qui s'est rencontré, plus d'une fois, dans les asiles John Bost.

« Nos asiles ont aussi l'oreille fine. De si loin

que vienne un cri de détresse, ils l'entendent et ils y répondent par un cri d'appel. L'autre jour ils entendirent celui d'une petite infirme pleurant à Édimbourg. Si vous aviez vu les déviations de son pauvre dos et ses membres si déformés qu'elle ne pouvait les poser à terre sans douleur vous auriez frémi. Aucune maison pour les infirmes ne voulait ou ne pouvait la recevoir; il semblait qu'il n'y eût de place pour elle nulle part. Mais quand nous entendîmes ses sanglots, nous la fîmes venir et elle est aujourd'hui parmi nous. »

A la lettre encore c'est ce qui s'est passé dernièrement dans les Asiles John Bost. Vous pourrez rencontrer la chère enfant, sœur par la souffrance, de celle recueillie par le Docteur Barnardo, dans notre Asile de Béthesda.

« Nos Asiles ont des bras robustes et toujours ouverts. Vous voyez qu'ils vous ont tous étreints et embrassés, vous tous qui êtes

ici, petits et grands, et cependant ces bras ne sont pas aussi longs que nos désirs et notre compassion. . . . »

C'est tristement vrai : Que de misères encore à secourir et sans secours ! Que d'infortunés qui, à la dernière place dans la dernière de nos maisons, j'entends celle qui abrite les misères les plus poignantes, se trouveraient heureux et reconnaissants, chers pensionnaires, comme vous l'étiez aux premiers temps de votre séjour... mais le souvenir du malheur s'efface ou du moins s'atténue de telle sorte que la joie de la première heure s'évanouit, la reconnaissance fait place à l'indifférence et le merci encourageant à des exigences auxquelles hélas ! nous ne pouvons pas répondre, car si nos Asiles sont pour donner largement le nécessaire, et ils le donnent à ceux qui en étaient privés, ils ne peuvent dépasser cette limite et satisfaire à toutes les fantaisies.

« Maintenant, reprend le docteur Barnardo, parlons de notre bourse merveilleuse, toujours pleine et toujours vide, se remplissant sans cesse sans jamais pouvoir déborder. Ce qui est plus étonnant encore c'est la variété d'objets qu'elle absorbe. Un jour je vis passer un bel équipage trainé par de superbes chevaux. Eh bien! chevaux et voiture sont entrés dans notre bourse. Le lendemain je reçus d'un petit garçon une boîte fermée d'un côté par un grillage où se trouvaient quatre mignonnes souris blanches. « Cher Monsieur, m'écrivait le jeune expéditeur, je n'ai rien à vous donner que mes souris blanches, je vous en prie, acceptez-les. » Je les ai acceptées. Une fois je vis arriver un grand panier à mon adresse et avec le mot souligné « **confidentiel**. » Il était très lourd. On coupe les ficelles, on fait sauter le couvercle et voici il était rempli de bracelets d'or et d'argent, de bagues, de pendants d'oreille, de montres et d'autres bijoux. La lettre d'envoi portait ces mots : « Mes bijoux ne m'ont jamais

été aussi utiles et précieux qu'en ce jour ou je vous les offre pour votre grande famille. Acceptez-les au nom du Seigneur. »

En faveur des asiles John Bost, mêmes faits d'amour à enregistrer. C'est un artiste de talent qui m'a donné une superbe aquarelle que nous ferons loter. C'est une jeune fille qui nous a remis ou fait remettre un beau médaillon en or. C'est une fillette, du pays de Montbéliard le pendant du garçon anglais, aux petites souris blanches qui m'écrivait : « ... Papa a dit que vous logeriez chez Monsieur ***, nous en sommes bien tristes ; nous voulions vous faire chez nous une bonne petite place bien chaude... Je voudrais avoir une belle pièce de cinq francs comme la petite fille du rapport (allusion à un fait inséré dans notre bulletin de 1888) mais je n'ai que dix sous que j'ai gagnés avec les très-bien du piano et je me réjouis de vous les donner. . . Je vous embrasse bien. Votre petite Marthe. »

« Nos asiles enfin ont une remarquable discipline. Ici où il faut pourvoir à tant de besoins et accomplir tant de devoirs, les règlements sont nécessaires. Ils facilitent la tâche de chacun. Le clairon sonne pour le réveil, pour le culte, pour les repas, pour le travail et aussi pour la récréation. Il sonne encore l'appel à la parade pour l'inspection et pour la visite du docteur car nous voulons non seulement soigner mais prévenir la maladie, autant du moins que cela est possible.

« C'est ainsi que chaque jour et plusieurs fois dans la journée la voix du commandement retentit. Une dernière fois le clairon jette sa note vibrante, c'est l'heure du repos. Heureux celui qui a bien rempli sa tâche ; la prière est douce et le sommeil, un bon sommeil réparateur est la récompense du travail et d'une bonne conscience. »



Ce résumé du speech du Docteur Barnardo vous le comprenez maintenant, chers bienfaiteurs, n'est pas un hors d'œuvre. Parlait-il pour lui ou pour nous ? La question peut se poser, car ses expériences, les faits qu'il cite, nous pouvons les prendre, comme du reste nous l'avons fait, au compte de nos Asiles. Rien d'étonnant à cela. Les catégories de malades qu'il reçoit, nous les recevons ; les soucis qui le préoccupent nous assiègent ; les joies qu'il savoure, nous les goûtons, les conseils qu'il donne nous les pratiquons. Du reste la suite de notre compte-rendu montrera le parallélisme parfait des œuvres de Londres et de celles de Laforce.

Coup-d'œil d'ensemble

A tout seigneur tout honneur. Nous sommes heureux de vous présenter notre même état-major. A part M^{me} Norman qui, pour des raisons de famille, a donné sa démission de Directrice de notre asile du Repos, nous avons le même personnel dirigeant. Il est vrai que les années maintenant, pour chacun de nos directeurs ou directrices comptent double, mais nous avons bon espoir pour l'année qui s'ouvre devant nous, de la parcourir encore, s'il plaît à Dieu, la main dans la main. Le départ de M^{me} Norman nous a attristés; nous lui conservons une grande affection et la remercions une fois de plus pour les services qu'elle a rendus durant les douze années de sa gestion. Qui prendrait sa place? Dieu y a pourvu. M^{me} Léonide Péchin,

recommandée par M. le Professeur Jean Monod, membre du Conseil d'administration des Asiles, s'est rencontrée au moment voulu. Elle a pu être installée dans sa charge avant le départ de son prédécesseur, de telle sorte qu'il n'y a pas eu d'interrègne. Nous ne voulons pas, dans ce travail, accumuler les éloges ni pour les uns ni pour les autres car Jésus n'a-t-il pas dit : « Quand vous avez fait tout ce qui vous a été ordonné, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles parce que nous n'avons fait que ce que nous devions faire ! » Cependant, en vous présentant officiellement M^{lle} Péchin, nous pouvons déclarer qu'elle a déjà compris son œuvre et qu'elle réalise nos espérances.

Si de la direction nous descendons aux dirigés, nous constatons la répétition du fait, signalé chaque année dans chacun de nos rapports, à savoir l'augmentation constante du nombre de nos pensionnaires. Ils étaient 470 au 30 avril 1888; nos tables, comme vous

pourrez le constater sur le tableau annexe, en accusent, le 30 Avril dernier, 485. Et ce chiffre a été souvent dépassé dans le courant de l'exercice. Nous nous en réjouissons et nous nous en attristons. Si en effet, d'une part, un plus grand nombre d'infortunés sont soulagés, d'autre part, nos asiles sont bien près d'être au complet, ils ne pourront donc pas répondre dans une aussi large mesure que dans le passé, aux demandes d'admission. Le Repos a plus que son contingent ; la Retraite a le sien. Dans les autres Asiles les places disponibles sont restreintes. Or, si l'on en excepte la Famille, nos pensionnaires, dans la plupart des cas, nous restent jusqu'à la fin de leurs jours. Il nous faudra donc, à l'avenir, refuser bien des malades qui auraient, de par leurs infirmités ou leur détresse, droit d'entrée. C'est là une perspective qui nous serre le cœur. Ces refus imposés par la nécessité seront-ils du moins acceptés par les Églises ou par les amis qui s'adresseront à nous ? Hélas pas toujours.

Nos asiles n'ont-ils pas été créés pour recevoir toutes les infortunes, la folie exceptée? — Ne l'avons-nous pas dit et répété? — Et si la place fait défaut, ne pouvons-nous pas nous arranger pour en avoir, et étendre les cordeaux de nos tentes au fur et à mesure des besoins? — A la grâce de Dieu! A chaque jour suffit sa peine.

Puisque le sujet nous y conduit, nous prions les personnes qui nous présentent des malades d'être très regardantes et scrupuleuses dans leurs renseignements. Il ne faut pas exagérer la misère des recommandés pour les rendre plus intéressants, ou l'atténuer si on pense que cette atténuation leur sera profitable. Or nous avons admis, par suite de renseignements incomplets ou défectueux et malgré l'avis que dans nos asiles il n'y a pas de place pour les aliénés, des malades de cette triste catégorie. Il a fallu cette année en renvoyer quelques-uns. C'est bien délicat, bien difficile. Il faut du temps et des démarches nombreuses avant

d'arriver à la solution voulue. Or ces pauvres inconscients sont un danger permanent pour nos autres pensionnaires, pour notre personnel, et notre devoir est de faire passer en première ligne l'intérêt général avant celui de l'individu.

Nous avons aussi à rappeler que les protestants seuls ont droit d'entrée chez nous. Ce n'est pas étroitesse de notre part, nous l'avons déjà dit, mais nécessité. De plus nous ne pensons pas devoir aider nos coreligionnaires qui, ayant fait baptiser leurs enfants dans l'Eglise catholique, ne se souviennent de nous que lorsque l'intérêt les y pousse. Nous désavouons ce prosélytisme de bas étage. Le principe en est mauvais, le résultat n'en saurait être bon. « Cueille-t-on des raisins sur des épines ou des figes sur des chardons? » Pour ceux-ci que nous ne pouvons obliger ou pour les catholiques qui s'adressent à nous, nous avons une indication pour les sortir d'embarras. L'année dernière, s'il vous en souvient, je signalais

l'existence d'établissements catholiques, mais sans rien pouvoir préciser, faute de renseignements. Je puis aujourd'hui combler cette lacune. Il y a, en effet, des Asiles d'incurables pour les jeunes filles et pour les femmes catholiques, dont les Asiles John Bost, m'a-t-on, dit ont inspiré la fondation. Ils s'appellent Notre Dame de la Compassion, à Ladevèze, par Pierrefort, Cantal. — S'adresser pour tous renseignements à la supérieure, sœur Marie de Nazareth.

*

* *

A diverses reprises nous vous avons entretenus de nos projets pour la création d'ateliers afin d'obvier aux graves inconvénients de la paresse et de l'ennui qui enveloppaient comme d'une brume épaisse et malsaine, un certain nombre de nos pensionnaires de Siloé et de Béthel.

Ce que nous avons fait est peu ce chose encore mais c'est quelque chose. Nous nous hâtons lentement mais c'est une garantie contre les fausses manœuvres et le déraillement.

Notre ami M. le docteur Rolland, médecin de nos Asiles, après une visite à Bicêtre, est revenu plein d'enthousiasme et il a créé un double atelier pour la confection des sacs en papier. Et, chose inouïe, nous avons dans ces ateliers plusieurs de nos garçons, de Siloé surtout, qui jusqu'alors n'avaient joué dans la maison que le rôle des grandes inutilités. Nous ne savions à quoi les occuper et voici ils ont pris goût à ce travail facile, réunissant l'utile et l'agréable, ils sont là d'eux-mêmes fidèles au poste quand sonne l'heure du travail. Nous avons déjà les commandes de quelques maisons de gros. Les bénéfices seront minimes, si bénéfice il y a, mais à défaut d'un gain matériel, nous avons un gain moral facile à constater. L'ennui, cet ennui lourd, monotone, déprimant, cette expression renfrognée qui transformait la phy-

sionomie de certains de nos garçons, en bonnet de nuit..... tout cela a disparu. J'aimerais vous voir tous, chers bienfaiteurs, non pas faire des sacs en papier, mais examiner comment on les fait, et avec quel entrain, à Siloé et à Béthel.

Notre vannerie qui battait d'une aile, a aussi repris son essor. Nous avons placé comme chef de cet atelier, un de nos anciens pensionnaires de Siloé qui est venu nous retrouver après avoir fait son service militaire; cinq ans dans les colonies. — Que n'a-t-il pas vu? Il était sur *le Bayard*, sous les ordres immédiats de notre grand amiral Courbet. — Il a assisté à toutes sortes de combats. Il était sous le feu meurtrier de l'ennemi à cette néfaste journée où mourut le commandant Rivière. Il a été à la peine et aussi à l'honneur quand notre drapeau déployait au vent, dans ces contrées lointaines ses couleurs radieuses et triomphantes. On revient de tout et même quelquefois du Tonkin. Je suis assuré qu'aujourd'hui notre maître-

vannier n'échangerait pas volontiers sa badi-ne d'osier qui se transforme sous ses doigts habiles en objets gracieux et utiles contre le chassepot ou plutôt le fusil Lebel. — Il y a donc réciprocité de satisfaction de sa part et de la nôtre de le voir revenu au gîte et nous espérons qu'il y prendra racine.

Un mot, je ne dis pas sur notre atelier de re-liure car il ne compte qu'un ouvrier, mais cet ou-
vrier est un de nos vétérans de Béthel bien qu'il soit jeune encore. Il est installé dans un coin de la vannerie; c'est lui qui relie les livres de nos diverses bibliothèques trop souvent et trop vite maltraités. Il rajeunit tout ce qu'il touche; ce qu'on lui expédie sali, déchiré, dépenaillé, il le rend non seulement retapé, mais remis à neuf pour tout de bon. Que n'avons-nous le pouvoir d'en faire autant pour nos malades! Mais, en définitive, ce miracle ne s'opère-t-il pas? Oui, il s'opère et nous en sommes témoins. Si dans nos asiles, plus qu'ailleurs, l'homme ex-térieur est rongé par le mal, flétri dans sa fleur,

courbé sous d'implacables infirmités n'est-il pas aussi transformé intérieurement par la grâce puissante de notre Père qui est dans les cieux là haut, et ici-bas sur la terre partout où le soupir de la prière s'élève vers lui avec confiance? Il lui faut sans doute porter, pour le présent, dans sa série d'épreuves, les stigmates du péché, mais tout cela sera transformé car là où le péché abonde, la grâce de Dieu surabonde. Dieu, notre Dieu est le réparateur des brèches; Jésus-Christ, notre Sauveur, est le prince de la vie et on attendant et la restauration glorieuse des enfants de Dieu et l'héritage du bonheur dans la vie éternelle, nous faisons patiemment, notre chemin étape après étape, jour après jour illuminés des rayons de l'Espérance qui ne confond point!

J'oubliais... mais non, je ne les oublie pas... tous ceux qui, à des titres divers, soit dans la maison, soit dans les jardins, soit dans nos salles de lingerie et de couture, travaillent pour les Asiles, se rendant des services mutuels :

les garçons travaillant la terre et rendant en légumes et en fruits ce qu'ils reçoivent en chaussettes et en vêtements; les idiots et les idiotes mettant leurs jambes au service de nos paralytiques pour pousser leurs voitures et les conduire soit au temple soit à la promenade.

Combien encore cependant restent inactifs, ne peuvent être occupés à rien et vivent simplement d'une vie végétative? On pourrait peut-être dire d'eux et quelquefois on l'a dit: « Pourquoi occupent-ils la terre inutilement? » si l'on pouvait oublier qu'ils sont là comme un appel incessant au dévouement de leurs infirmiers et à la bienfaisance des chrétiens de toutes les Eglises. Non, vous n'êtes pas inutiles, pauvres mais bien-aimées créatures qui peuplez nos maisons de la Miséricorde et de la Compassion. Nos cœurs à tous battent pour vous d'une tendresse à l'abri des refroidissements et des courants d'air de l'opinion ou de la critique.

De la Reconstruction de Béthesda

Je blâmais en commençant ce besoin d'apprendre toujours du nouveau. Avais-je raison? Sans doute, s'il est le produit d'une simple curiosité, légère et futile dans son essence, toujours insatiable et jamais satisfaite, se résolvant enfin, comme résultat en un superbe zéro. Nous en trouvons le type dans ces Athéniens et ces étrangers, contemporains de S^t Paul, demeurant à Athènes et qui ne passaient leur temps qu'à dire ou à écouter des nouvelles (Actes xvii, 21). Ici, je le reconnais, je m'adresse à des chrétiens, Athéniens sans doute par l'esprit, mais différents d'eux par le cœur et aptes à accomplir ce qui est le devoir quelle que soit la forme sous laquelle il se présente. Or, si nous avons du nouveau à vous communiquer, et nous en avons, il emporte

avec soi, chers bienfaiteurs, des obligations sérieuses et en nous est cette espérance que vous ne vous déroberez pas à notre appel. Le voici en deux mots :

L'asile de Béthesda est malade, d'une maladie constitutionnelle, incurable. — Les murs se lézardent, les poutres fléchissent et le nombre des pensionnaires qu'il renferme est hors de proportion avec l'exiguïté des locaux. Les plafonds sont bas et le cube d'air très insuffisant. La question examinée et retournée sous toutes ses faces exige une solution radicale. Il faut démolir et reconstruire. Et ici nous reconstruirons avant de démolir sans qu'on puisse nous accuser de mettre la charrue avant les bœufs. Béthesda en effet sera d'abord reconstruit, mais sur un autre emplacement, déjà choisi, à cent mètres environ à l'Est de l'asile du Repos. Nous démolirons ensuite le Béthesda actuel en en conservant certaines parties pour servir d'annexe à Eben-Hézer. Nous pourrions ainsi agrandir la salle de couture et le réfectoire de

cet asile notoirement insuffisants et avoir en outre un quartier séparé pour les hystériques : ce qui est absolument nécessaire.

Cette communication inattendue ouvre la porte, nous le sentons, à de nombreuses objections. A vrai dire la première fois que j'eus l'honneur de parler au Conseil de l'éventualité prochaine de la reconstruction ds Béthesda, il y eut dans son sein tout le contraire d'une explosion d'enthousiasme. On se transporta à diverses reprises sur les lieux ; on visita minutieusement la maison, je ne dirai pas de la cave au grenier, — elle n'a pas de cave — mais dans tous les sens. On réclama ensuite pour une expertise le concours de deux architectes dont l'un ne connaissait pas du tout les Asiles. Ils travaillèrent indépendamment l'un de l'autre, mais leurs déclarations identiques concluant, non à la réparation mais à la reconstruction du bâtiment, nous ont obligés à aller de l'avant et à communiquer ce projet à nos amis et bien-faiteurs. Cela a été fait dans nos tournées de

collectes cet hiver, en Suisse, dans le pays de Montbéliard, dans le Midi et sur le littoral méditerranéen par celui qui vous parle; par M. le pasteur Laforgue, secrétaire du Conseil, dans l'Est et le Nord de la France; par M. le pasteur John Bost, neveu du regretté et bienheureux fondateur des Asiles, en Angleterre et en Écosse. Nous remercions ces deux collègues du concours qu'ils nous ont prêté. Le métier de collecteur n'est pas si dur qu'on le pense, puisque tous deux sont prêts à recommencer et je les comprends, car la cause des Asiles rencontre partout un accueil des plus encourageants. Ces appels divers ne sont pas restés sans réponse et n'ont pas nui aux collectes ordinaires pour les besoins courants de l'œuvre. Vous constaterez, au tableau du compte-rendu financier, que les dons reçus pour le futur Bethesda s'élevaient déjà, au 30 avril dernier, à la somme de 10028 fr. Aujourd'hui ils atteignent le chiffre de 16914 fr.

C'est un joli denier que ce commencement

et nous avons cette confiance que Dieu nous accordera de mener à bonne fin ce grand'œuvre. Nous irons piano-piano, faisant, défaisant et refaisant les plans, discutant les devis avec minutie jusqu'à ce que nous ayons la certitude que, tout étant bien prévu pour que rien ne laisse à désirer dans les services du nouveau Béthesda, le moment sera venu de bâtir sans avoir à redouter de fausses et coûteuses manœuvres. Nous ne pensons pas que cette maison puisse être édiflée avant deux ans.

Et pour vous montrer avec quelle prudence, quelle circonspection le Conseil agit, nous insérons, ci-dessous le rapport technique que M. le pasteur Laforgue a rédigé au nom de la Commission des bâtiments.

Rapport de la Commission des Bâtiments

Lu en séance du 26 Juin 1889

MESSIEURS,

La très grosse question dont nous avons à nous occuper n'a point été soulevée à plaisir : elle s'est imposée. — Le directeur, mêlé comme il l'est à la vie intérieure de ces Asiles qu'il visite journellement, aurait manqué à son devoir et encouru une lourde responsabilité s'il n'avait averti le Conseil d'Administration des inconvénients graves qu'il remarquait depuis longtemps dans l'Asile de Béthesda : les conditions hygiéniques étaient mauvaises et les murs, penchants et lézardés, faisaient courir à nos pensionnaires des dangers chaque jour plus grands.

Quelques amis, mal renseignés, n'ayant pas peut-être, depuis plusieurs années, visité les locaux, ont pu trouver sa démarche intempestive ; vous, Messieurs, qui avez examiné l'immeuble, vous savez bien ce qui en est et vous n'avez jamais traité de fantaisie onéreuse ce qui se présente en réalité comme une impérieuse nécessité. Ce n'est pas d'ailleurs seulement sous le consulat de M. Rayroux que l'on s'est inquiété

de la situation de Bethesda! Le regretté M. Bost, avec son coup d'œil rapide et sûr, avait constaté lui-même les imperfections et les défauts de cet Asile, fabriqué jadis hâtivement de pièces et de morceaux et s'il n'eût pourvu au plus pressé, il aurait, certainement pris l'initiative sur cette question. John Bost avait même, à quelques intimes, désigné l'emplacement sur lequel, à son avis, devrait un jour s'élever le nouveau Bethesda. Nous ne ferons donc, Messieurs, en prenant une décision sur ce point, que réaliser sa pensée et perfectionner son œuvre, et cela, non à l'heure choisie par notre caprice; mais au moment où l'urgence est devenue évidente. Vous le comprenez, Messieurs, quelle que fût à cet égard la conviction de plusieurs membres du Conseil d'Administration, il était indispensable de réclamer les lumières des hommes compétents; aussi, dans sa séance du 31 octobre 1888, sur la proposition de M. Henri Couve, notre vice-président, le Conseil désigna-t-il un architecte de Bordeaux, très connu et très distingué, M. Maître, en le chargeant, lui, qui vu sa situation éloignée ne pouvait être accusé d'avoir un intérêt quelconque en cette affaire, d'examiner les bâtiments de Bethesda, et de faire un rapport sur leur solidité, leur agencement, leurs inconvénients sanitaires, et de conclure, après son enquête, soit à la réparation, soit à la reconstruction des dits bâtiments.

Je n'ai pas la prétention, Messieurs, de résumer ici

le rapport de M. Maître; je vous demande cependant la permission d'en citer quelques parties qui justifient pleinement l'opportunité de la démarche de notre directeur général. M. Maître formule ainsi ses critiques qui, dit-il, peuvent être classées en trois catégories :

« 1° Celles inhérentes à la construction même et partant irrémédiables, à savoir : son établissement au ras du sol, lequel a pour résultat l'humidité du rez-de-chaussée ; le défaut d'épaisseur des murs de façade qui rend l'habitation accessible aux variations de température : le peu d'élévation des étages, dont la hauteur (2^m 75 au rez-de-chaussée et 2^m 85 pour les dortoirs) serait à peine tolérable pour des appartements particuliers, et nous paraît gravement insuffisante pour une agglomération d'individus malsains.

« 2° Celles qui proviennent de la vétusté de la construction, telles que la pourriture partielle des planchers du rez-de-chaussée et le mauvais état des plafonds des dortoirs dont le torchis s'écaille et surplombe en plusieurs endroits d'une façon inquiétante; l'envahissement des soubassements par le salpêtre, que l'on a combattu par des applications de ciment au pourtour des salles, ce qui contribue à les rendre froides et inhospitalières.

« 3° Les inconvénients de la troisième catégorie résultent de la dimension très restreinte de certains locaux et du défaut d'appropriation de certains au-

tres : nous signalons notamment l'escalier de l'infirmerie qui est presque impraticable à force d'être étroit et rapide ; les différences de niveau des planchers du 1^{er} étage ; l'exiguïté excessive du réfectoire ; l'insuffisance à tous égards du dortoir du rez-de-chaussée résservé aux infirmes.

« De l'examen des différents griefs que nous venons d'exposer et de classer, il nous paraît résulter que sans se départir de cette simplicité de moyens qui est la règle, et en quelque sorte le parti pris des Asiles, on doit vouloir pour **Béthesda** des conditions d'hygiène, d'espace et d'aménagement, plus confortables et mieux appropriées. Or, ces améliorations, urgentes dans le présent et qui s'imposent pour l'avenir, peuvent-elles être obtenues dans le bâtiment actuel d'une façon efficace et définitive ? je ne le pense pas. Car la réparation partielle de ces locaux plus ou moins avariés, ou leur extension par des expédients, ne remédiera point aux vices du premier établissement que nous avons signalés au début de cet examen. — Nous sommes donc d'avis qu'il sera sage, dans un avenir prochain, de se résoudre à la démolition de **Béthesda**, et à sa reconstruction sur un emplacement nouveau. »

Le rapport de M. Maître, si bien fait, et si concluant ne pouvait cependant suffire à convaincre quelques-uns de nos collègues qui tenaient, et nous ne saurions

les en blâmer, à s'entourer de toutes les lumières et à prendre toutes les précautions désirables. Aussi, dans sa séance du 26 février, sur la proposition de M. le pasteur Labrousse, le Conseil d'Administration décida qu'il y avait lieu de désigner un second architecte, de le commettre à un second examen des locaux et de lui demander un second rapport. M. Henriquet, architecte de la ville de Bergerac, fut chargé de cette mission. Nous reçûmes, quelques semaines plus tard son travail, très détaillé, très consciencieux, et lui aussi très concluant. Ce nouveau rapport, je ne le résumerai pas plus que le premier; je lui emprunterai cependant, comme à l'autre, si vous voulez bien le permettre, quelques phrases essentielles qu'il me paraît utile de rappeler à votre souvenir.

« Les murs extérieurs, trop peu épais, défectueusement construits, et vraisemblablement placés sur fondations insuffisantes, penchent de 2° 1/2 à l'extérieur. Ils sont sillonnés de fissures en divers points et particulièrement aux endroits où portent certaines poutres de charpente. Enfin leur base est fortement attaquée par le salpêtre.

« Les murs intérieurs sont tous invariablement fendus au-dessus de chaque porte.

« La charpente est construite contrairement aux règles de l'art; en sorte que les entrails ont plié sous la charge.

« Les solives des plafonds de l'étage, trop faibles pour leur longue portée, ont également plié de 7 à 8 centimètres en certains endroits.

« Les planchers du rez-de-chaussée sont vieux et pourris et ceux de l'étage sont profondément usés par le lavage et les pas.

« Les plafonds sont mal construits, très fendus et menacent de se détacher par plaques.

« Une grande humidité règne dans tout le rez-de-chaussée. Cette humidité est due à trois causes qu'il est impossible de faire disparaître : 1° l'établissement des planchers au niveau, et même un peu en contrebas du sol extérieur ; 2° le peu d'épaisseur des murs ; 3° l'envahissement de tout le soubassement par le salpêtre. Il en résulte que tout le rez-de-chaussée est froid et malsain. »

Malgré ces critiques si graves M. Henriquet n'avait pas cru devoir, dès l'abord, conclure à la reconstruction ; il avait pensé qu'une réparation avec agrandissement serait suffisante. C'est ce qu'il exprimait en ces termes :

« Aussi, songeant aux réparations possibles, nous avons au premier moment eu la pensée de conserver ce corps de logis, mais en l'aménageant de manière à n'en faire plus qu'un rez-de-chaussée. »

Mais une seconde visite modifia son opinion ; il constata qu'une pareille transformation entraînerait :

« Des modifications considérables aux portes et aux fenêtres du rez-de-chaussée, et que les murs ne pourraient pas impunément supporter un tel ébranlement. D'autre part, la suppression du plancher de l'étage diminuerait la solidité qui laisse déjà à désirer en sorte que, en admettant même qu'on menât à bien cette œuvre difficile, le corps de logis pourrait bien durer quelques années, mais devrait être reconstruit dans un avenir peu éloigné. »

Il n'y avait plus à reculer ; la responsabilité du Conseil était engagée ; si, au point de vue de la solidité problématique des constructions et de la nécessité immédiate de bâtir à neuf, le rapport de M. Henriquet était moins pressant que celui de M. Maître, il était plus formel au point de vue de l'hygiène et nous montrait l'impossibilité de laisser nos 95 pensionnaires de Bethesda, déjà malades et malsains, dans des conditions d'insalubrité manifeste qu'aucun de nous n'eût acceptées pour lui-même et pour sa famille. La Commission permanente pensa qu'il était nécessaire, sinon de trancher sur le champ la question, du moins de la serrer de plus près et de l'étudier dans ses détails préliminaires. Elle chargea de ce soin la Commission des bâtiments qui depuis lors a tenu deux

séances, visité de nouveau les locaux, pris les avis de la directrice, du docteur, et de M. Rayroux, examiné les emplacements, entendu l'architecte, étudié ses croquis et enfin demandé un plan général et un devis approximatif qui pourront servir de guides pour des projets plus précis.

Les deux architectes, d'accord sur la nécessité de la reconstruction, différaient d'opinion sur le choix de l'emplacement. M. Maître proposait de transporter Béthesda à une quarantaine de mètres vers le midi, et à cinquante environ vers l'Est, ce qui l'aurait rapproché du Repos et de la Retraite en même temps qu'éloigné d'Eben-Hézer. La Commission a tout d'abord examiné ce premier projet. Elle s'est rendu compte qu'ainsi placé Béthesda ne s'éloignerait pas assez d'Eben-Hézer et se rapprocherait trop de la Retraite; de plus, il aurait fallu, pour faire place aux constructions nouvelles, arracher quelques beaux arbres de haute futaie, (un vrai sacrilège!) sacrifier des arbres fruitier et un jardin potager en plein rapport, bâtir enfin sur un terrain qui a autrefois servi de cimetière. En outre, puisque l'on a à se plaindre dans le Béthesda actuel de l'humidité du sol, il est infiniment probable qu'à une si faible distance l'inconvénient serait le même. Pour ces raisons diverses la Commission crut sage de renoncer à cet emplacement. — Elle se transporta alors accompagnée de M. Domenget, qui a jusqu'au bout

payé de sa personne avec un grand courage et une infatigable persévérance, sur un terrain, appartenant aux Asiles, situé au levant du Repos, celui précisément que M. Bost lui-même avait désigné. Il fut aisé de constater que nous avions là un emplacement parfaitement approprié à notre dessein, suffisamment éloigné du Repos, avoisinant un bois et un vallon, dominant la plaine du côté du Midi, et qu'il serait facile de le relier par un chemin à l'ensemble des autres Asiles. Une croupe sur laquelle pourraient s'élever les constructions fournirait des pentes naturelles pour l'écoulement des eaux, et mettrait par conséquent les fondations à l'abri de cette humidité dont le Bethesda actuel a ressenti les trop funestes effets.

C'est cet emplacement, Messieurs, que la Commission des bâtiments regarde comme le plus convenable et qu'elle propose maintenant, à votre choix.

M. Henriquet, lors de notre première réunion, nous présenta un croquis général du futur Asile tel qu'il le concevait; il s'était laissé diriger uniquement pour ce travail, par la préoccupation hygiénique, et d'accord en cela avec les conclusions de son confrère Bordelais, il avait dirigé l'axe de la construction tout entière de l'Est à l'Ouest. Il en était résulté un développement en longueur qui n'atteignait pas moins de 118 mètres! Nous fûmes unanimes à déclarer cette dimension excessive et nous étudiâmes aussitôt avec l'architecte les modifications qu'il nous

paraissait bon d'adopter, tant pour le coup-d'œil que pour l'économie.

Ne pouvait-on pas doubler la largeur pour diminuer la longueur et avoir, comme à la Miséricorde, un corridor central? En doublant la largeur il fallait des murs intérieurs, il n'y avait pas d'économie et les conditions d'hygiène étaient sacrifiées.

Ne pouvait-on pas faire un second étage? Il y aurait ainsi économie sur la surface couverte et sur le cube des fondations! — Cela compliquait le service, rendait la surveillance plus difficile et donnait aux bâtiments nouveaux un aspect monumental qu'il importe d'éviter.

Ne valait-il pas mieux retourner en équerre vers le Nord une partie des deux ailes? Cela diminuerait la longueur, formerait avec la saillie du pavillon central qui réunit en un rez-de-chaussée les réfectoires, cuisines et dépendances, des cours intérieures; la surveillance serait plus facile : l'établissement serait plus groupé, plus rassemblé et cela sans porter atteinte aux résultats hygiéniques obtenus dans le premier projet, puisque, le plateau de Laforce étant soumis à un régime de vents d'Ouest presque constants, l'aération de ces deux ailes se ferait fort bien. — Ce fut à cette dernière idée que la Commission se rallia, et M. Henriquet fut chargé de préparer pour une prochaine séance un plan modifié dans ce sens.

On lui recommanda aussi de chercher à réaliser

des économies sur le chiffre de la dépense qu'il faisait pressentir et qui ne s'élevait pas à moins de 150 000 fr. Il disait, pour sa défense, qu'il n'avait pas voulu exposer le Conseil d'administration à la surprise désagréable d'une majoration de devis, qu'il avait porté des évaluations fortes et un imprévu considérable et que la dépense totale resterait au dessous de la somme indiquée par lui ! Il faisait observer, en outre, que la Miséricorde qui ne peut contenir que 60 à 70 malades avait coûté 120 000 fr. et que Bethesda contenant en ce moment 95 pensionnaires et en ayant reçu un nombre plus considérable, il était sage de prévoir cent lits ; que dès lors, et surtout en tenant compte de l'élévation de 0,60^{cm} environ au dessus du sol qu'il donne aux nouveaux bâtiments et qui malheureusement n'existe pas à la Miséricorde, on devrait s'étonner que l'augmentation de la dépense totale ne fût pas plus considérable : l'architecte, n'était pas allé, disait-il, jusqu'à la limite des proportions.

La Commission des bâtiments s'est réunie une seconde fois le 14 Juin ; elle a pris connaissance du croquis modifié dans le sens indiqué plus haut chaque membre a fait ses observations ; sur la proposition de l'un d'entre eux, et M. Henriquet ayant reconnu qu'il n'y avait aucun inconvénient pour la solidité, il a été convenu que les murs, au lieu de 0,50^{cm} d'épaisseur prévus par le devis provisoire en

auraient 40 seulement. De ce fait il résultera une économie de plus de 8000 francs.

Quelques indications ont, en outre, été données à l'architecte: Tout le premier étage doit être consacré à des dortoirs, à l'infirmerie et au logement du personnel. Les plafonds doivent avoir quatre mètres de hauteur afin d'assurer un cube d'air de 30 mètres par personne dans les dortoirs. Les planchers du premier étage seront en pichepin; au rez-de-chaussée ils seront faits en pin gemmé et là où cela sera nécessaire un dallage sera établi.

M. Henriquet promet de préparer pour notre séance de ce jour un croquis, sinon un plan détaillé, et un devis aussi complet que possible; c'est ce que vous allez examiner, Messieurs. La Commission des bâtiments, au nom de laquelle je parle en ce moment, a l'espoir de n'avoir pas dépassé vos intentions; elle a préparé les éléments de la résolution importante qui vous reste à prendre; c'était sa seule ambition.

J. LAFORGUE.

Voilà, je pense, bien prouvé que nous n'avons agi que sous l'impulsion impérieuse du devoir et pour ne pas forfaire à notre mandat de fidélité aux Asiles. Puisse la même conviction s'établir en vous, chers bienfaiteurs, et alors, avec l'aide de Dieu, auteur de toute grâce excellente, inspirateur de tout bien, nous aurons raison de tous les obstacles. L'asile de Béthesda est au complet : « Nous sommes trop serrés, » me disait l'autre jour sa directrice M^{me} Sicard. Et cependant sur les 27 dossiers d'admission que nous avons à examiner demain, il y en a huit pour Béthesda. — En avant donc pour Dieu qui nous a épargnés et pour le soulagement de ces chères idiotses et infirmes portant sur vous, à cette heure, un regard de confiance irrésistible.

Nos deuils

Longue est la liste de nos bienfaiteurs rappelés à Dieu cette année. Nous voudrions insérer pour chacun une notice biographique mais en admettant que nous rendions d'une façon touchante nos pensées, leur répétition forcée deviendrait fatigante, car dans des situations et des milieux divers, tous n'ont eu pour nos déshérités qu'un même cœur. — Et nous aussi, les embrassant tous dans un même élan de pieuse reconnaissance nous ne pouvons qu'exprimer encore à chacune des familles affligées nos sentiments de vive sympathie, et leur redire ce mot de l'Apocalypse qui éclaire la mort : « Bienheureux les morts qui meurent au Seigneur ! Oui, dit l'esprit, car ils se reposent de leurs travaux et leurs œuvres les suivent. » Oui, elles les suivent soit par des

legs importants, soit par les dons extraordinaires inspirés aux survivants, par le souvenir des bien-aimés passés de la vie terrestre à la vie céleste. Parmi les legs nous citerons celui de M^{me} Heidsieck, une chrétienne qui faisait avec humilité de grandes choses. Il monte à cent mille francs, livres de tout frais. Et son gendre, M. le Pasteur Goulden, en nous annonçant cette libéralité, nous disait que même à l'avenir il continuerait à payer non seulement son jour mais encore celui que M^{me} Heidsieck avait choisi pour le sien. C'est moins en raison du chiffre considérable de ce don que je le mentionne qu'à cause de la manière et de l'esprit chrétien dans lequel il a été fait. « Ce n'est pas, dit Vinet dans ses études évangéliques, sur ce que nous aurons fait (à prendre ce mot dans son sens matériel), que nous serons jugés, mais sur ce que nous aurons voulu, ou autrement sur ce que nous aurons fait intérieurement, sur les actions de notre âme; car il n'est pas dit que nous recevrons selon que nous aurons

fait **avec** notre corps, mais selon ce que nous aurons fait **étant** dans notre corps. Nos actions extérieures figureront alors comme des symboles, comme des témoignages. »

C'est un encouragement pour tous. Du cœur procèdent les sources de la vie. Consacrés à Dieu, d'une consécration absolue, chacun de nous portera des fruits abondants et savoureux, pour la joie de ses parents et amis ; pour la consolation des éprouvés, pour le soulagement des malheureux.

Voici la liste des bienfaiteurs dont nos Asiles conserveront pieusement la mémoire :

M. **Walbaum, Jean, Herman, Auguste**, de Reims.

M^{me} **Couvren Micheli**, de Vevey.

M. le pasteur **Samuel Bost**, de Salies de Béarn.

M. et M^{me} **Th. Jauge**, de Marseille.

M. **Abelous**, ancien pasteur, à Aix, en Provence.

M. Gérante, de Paris.

M. le Baron Edmond de Bussière, de Paris.

M^{me} la B^{ne} E. de Pury de Marval de Neuchâtel.

M. Emile Vautier, Membre du conseil des Asiles, de Lyon.

M. le pasteur E. Grammont, de Longevelle.

Lady E. Kinnaird, de Londres.

M^{me} Heidsieck, née **Walbaum**, de Sedan.

M^{me} L. Freudenreich de Gumoëns, de Berne.

M^{lle} Suzanne du Peyrou, de Bergerac.

M^{me} Ed. Baumgartner, née **Faure**, de Rouen.

M^{me} d'Amboix de Larbont, de Toulouse.

M^{lle} Mathilde Hausser, de Riquewiller, (Alsace).

A cette liste j'ajoute :

M^{lle} Léa Pénissou, institutrice à notre Asile de la Famille, enlevée après une longue maladie aux enfants de notre salle d'Asile.

Enfin **M. Auguste Buchet** qui, après une visite à Laforce, était rentré dans son pays et

avait fondé à Etoy (dans le canton de Vaud) l'Asile de l'Espérance, que nous avons eu le privilège de visiter avec M^{me} Bungener de Genève.— Nous espérions revoir cet ami, nous nous étions donné rendez-vous pour cet hiver, mais le 9 décembre dernier, Dieu le rappelait. « Sa mort fut un triomphe, lisons-nous dans le journal *Evangile et Liberté* ... Il parlait de l'au-delà avec l'accent d'un homme qui « sait en qui il a cru. » Cela ne l'empêchait pas de penser à tous ceux que Dieu l'appelait à quitter. Il s'est endormi en jetant un double regard sur l'invisible et le visible et en disant; « Que c'est beau... et pourtant que c'est triste ! »

Mais cette tristesse bien naturelle de la séparation s'effacera bientôt non pas dans l'oubli, mais dans le revoir éternel. La veuve de notre frère et sa sœur, ces deux aides bénies de son activité, continueront sans doute son œuvre d'une façon ou d'une autre, quels que soient les changements inévitables causés par ce départ.

Rapport Médical

L'année 1888-89 a ressemblé presque en tous points à ces dernières au point de vue médical; aussi ne pourrai-je que répéter ce que j'ai écrit dans mes précédents rapports. Mais, comme il ne serait pas convenable que j'en transcrivisse ici un, même le plus ancien en y ajoutant quelques légères variantes, je vais tâcher de vous intéresser au triste sort de quelques-uns de nos malheureux pensionnaires avant d'établir le bilan médical de l'année écoulée.

Laforce reçoit dans ses divers Asiles tous les pensionnaires qui, pour une raison ou pour une autre, ne peuvent ou n'ont pu être reçus dans les divers Asiles de Charité existant dans les différentes parties de la France.

Lorsque se trouve dans une Eglise une personne complètement dépourvue d'intelligence ou dont l'intelligence est plus ou moins au dessous de la normale, plus ou moins stable ou sujette à des fluctuations pénibles ou bien une jeune fille, un garçon atteints de la terrible maladie « de la terre », l'épilepsie; lorsque ces malades se trouvent dans des familles peu fortunées où tous les membres doivent travailler au dehors pour gagner le pain quotidien, et où l'immobilisation improductive de l'un de ses membres le plus qualifié pour surveiller l'Idiot, l'Imbécile, l'Epileptique, est impossible, on s'adresse directement à Laforce, le seul Asile où l'on abrite ces déshérités. Nous recueillons ces pauvres malheureux.

Malheureux n'est point le mot juste; ceux d'entre eux qui n'ont pas conscience de leur état étaient bien, pour la plupart, malheureux chez eux; ils n'y trouvaient, en général, presque pas le nécessaire et pas du tout le superflu.

Isolés, seuls, enfermés pour éviter les accidents de toute nature, ils s'étiolaient faute de pain, d'air, de lumière, d'exercice, des soins les plus élémentaires de la propreté, ou, s'ils n'étaient pas enfermés, s'ils avaient quelquefois du pain, de l'air en abondance, de l'exercice à volonté, ou bien ils étaient la risée des mauvais enfants ou les tristes victimes de mauvaises gens; oui ils étaient malheureux.

Mais une fois à Laforce, dans nos asiles, assurés du nécessaire, ressemblant fort au superflu à côté de ce qu'ils trouvaient sous le toit paternel, bien nourris, bien vêtus, bien soignés, entourés d'affection et d'amour, les déshérités de l'intelligence ne sont pas malheureux; pour s'en convaincre on n'a qu'à visiter nos différents Asiles: la santé, la quiétude, la gaieté, le bonheur se lisent sur tous les visages; inconscients de leur état, n'en souffrant pas par conséquent, ils vivent au jour le jour; on peut les caractériser d'un mot: ils vivent pour manger. L'être animal a pris chez eux

absolument le pas sur l'être intellectuel ; nous n'avons que trop souvent l'occasion de le constater et d'en souffrir.

Mais vient-il à se présenter dans une Église, chez une personne jouissant de l'intégrité de son intelligence, une infirmité native ou accidentelle, une affection grave, empêchant tout travail et ayant résisté dans les grands hôpitaux ou entre les mains des sommités médicales aux nombreux traitements que conseille et qu'emploie habituellement dans ces cas la science ; ces malades sont-ils renvoyés des hôpitaux spéciaux, parce qu'ils ne peuvent être guéris et qu'il faut faire de la place à d'autres malades curables ; ou ne peuvent-ils être admis dans les hôpitaux à cause de leur maladie elle-même qui les met dans la classe des incurables ; l'âge et un travail incessant apportent-ils des troubles graves dans le corps et surtout dans l'esprit ; ces troubles font-ils fermer les portes des différentes maisons établies pour la vieillesse dans nos diffé-

rentes Eglises ; on frappe encore à la porte de nos Asiles. Et les pauvres déshérités de ce monde, ceux qu'on repousse de partout, ceux qu'on ne veut recueillir nulle part, les infirmes, les malheureux incurables trouvent à Laforce un abri pour le reste de leurs jours.

Malheureux, oui, ils le sont, ceux-là. Désormais pour eux la vie n'est plus qu'un lourd fardeau ; la souffrance physique que bien souvent rien ne peut calmer, la souffrance morale, peut-être plus pénible et plus douloureuse que la souffrance physique, sont leur partage ici-bas. Si quelques-uns de nos malades de ce genre ont la résignation de Job, tous ne s'en remettent pas à Dieu et ne cherchent pas auprès de lui la patience, la résignation, le secours nécessaire pour supporter leurs maux sans nombre et sans fin. Ils trouvent bien autour d'eux la sympathie chrétienne, les consolations de l'Evangile, les soins matériels nécessaires à leur triste état, mais cela n'est pas assez pour eux. Leur

corps n'est qu'une « guenille, mais cette guenille leur est chère, » et on ne saurait trop les blâmer. Non ce sentiment est trop humain, trop naturel. Le malade aspirera toujours à la santé ; celui qui souffre voudra toujours voir ou espérer un adoucissement, sinon la suppression de ses souffrances ; le moribond se rattachera aussi longtemps que possible à la vie ; c'est dans l'ordre des choses.

C'est surtout sur cette catégorie de malades que je voudrais plus particulièrement arrêter l'attention du lecteur.

Les maladies incurables que nous recevons à Laforce sont le plus souvent des maladies des centres nerveux et de la moelle, à marche lente, mais à évolution fatale ; elles sont le plus souvent accompagnées d'impotence fonctionnelle d'un ou de plusieurs membres, quelquefois de tous ensemble, de douleurs plus ou moins localisées, mais le plus souvent très vives et très difficiles à calmer. De là des nuits d'insomnie, des journées de souffrances,

des heures très fréquentes d'abattement et de découragement, de révolte même contre Dieu et les miséricordes divines. A côté de ces maladies je signalerai les maladies constitutionnelles : les affections du cœur, des organes respiratoires, de l'estomac, les rhumatismes chroniques généralisés, les affections du rein etc...

Le Repos, la Retraite, Béthesda, Siloé, renferment un assez grand nombre de ces maladies. Comme je le disais tout à l'heure, ces malades ont, avant leur entrée à Laforce, épuisé tous les traitements rationnels et autres indiqués dans leurs affections ; ils le savent, le constatent ; n'importe, un médecin spécial est attaché aux Asiles ; ce médecin leur doit tous ses soins ; ils voudraient revenir à la santé, voir la fin de leurs souffrances. Leurs familles, leurs amis, dans un mensonge pieux, et pour les décider plus facilement à demander leur admission à Laforce leur ont fait entrevoir ce retour à la santé, même très

prochain ; ils espèrent contre toute espérance ; aussi ne faut-il pas trop leur en vouloir, si, parfois, ils sont trop exigeants, s'ils n'ont pas assez de patience, de résignation. Peut-être aussi, à leur tour, pourraient-ils nous reprocher de n'avoir pas assez de support, pas assez de douceur, pas assez d'attentions pour leurs souffrances, pour leurs malheurs. Malgré une assez grande expérience de ce genre de malades et de maladies, malgré tous les soins qu'il y apporte, peut-être, sinon blasé, du moins à cause des fréquents insuccès de ses efforts, celui qui écrit ces lignes aurait en particulier, il avoue, de nombreux reproches à se faire à ce sujet, mais il est homme, lui aussi et doit, tout en redoublant ses efforts pour mieux faire à l'avenir, se borner à demander l'absolution à ses malades.

Nos deshérités de l'intelligence vivent pour manger ; que ne peuvent-ils « manger pour vivre » les deshérités de la santé. Là en effet, est le desideratum pour nos infirmes, pour nos

malades incurables. Malgré tous les soins apportés à leur alimentation par nos directrices d'Asiles, malgré toute leur bonne volonté, malgré de savantes et ingénieuses combinaisons culinaires, il nous est, trop souvent, très difficile d'alimenter convenablement nos malades, que nous voyons succomber peu à peu au marasme et à la suite des progrès du mal implacable.

C'est ainsi que meurent généralement presque tous nos pensionnaires exception faite des rares décès causés par des maladies aiguës. A **Siloé** nous avons perdu 5 pensionnaires ; deux d'entre eux, à la suite de congestions cérébrales répétées ont succombé à la suite d'un affaiblissement progressif ; il en a été de même pour un pauvre garçon intelligent, qui, après un séjour de dix ans était devenu complètement infirme et avait perdu la vue à la suite d'une maladie de la moelle, de même encore pour un pauvre idiot complètement inoffensif. Une maladie aiguë, une **Broncho-**

pneumonie a enlevé en quelques jours un autre jeune idiot, arrivé en pleine santé, qui n'a fait qu'un très court séjour de quelques semaines à Siloé.

La **Compassion** a perdu trois de ses pensionnaires; l'un âgé de cinq ans y avait fait un séjour d'un mois seulement, les deux autres un séjour de 17 et de 23 ans. La **Miséricorde** a été très éprouvée cette année-ci. Elle a perdu 6 pensionnaires, toutes, à l'exception de deux, enlevées après une série considérable d'accès d'épilepsie, d'affaiblissement progressif à marche quelquefois très rapide; l'une de ces pensionnaires avait fait un séjour de 21 ans dans les Asiles.

Deux **Broncho-pneumonies** ont emporté cet hiver, à la **Retraite**, deux octogénaires; **Le Repos** a enfin perdu une de ses pensionnaires, fort âgée aussi, après de longues et cruelles souffrances.

Ce qui porte le nombre des décès cette

année-ci à 17. Il avait été de 25 l'année dernière.

Il n'y a pas eu de décès à **Béthesda**, ni à **Eben-Hézer**, ni à **Béthel**, ni à **La Famille**; et le faible chiffre de 17 constaté cette année-ci est tout à fait exceptionnel à cause du nombre toujours croissant de nos pensionnaires.

Je suis heureux de décerner encore cette année-ci à **La Famille** un prix de santé; pas de malades, bien peu d'indispositions, presque pas d'engelures, pas le moindre rhume! Ah! elles l'ont bien gagné leur prix les enfants de **La Famille** par la quantité d'huile de foie de morue et de vin iodé, tous breuvages délicieux, comme l'on sait, qu'elles ont absorbée.

Il me resterait à parler de la réorganisation de l'atelier de vannerie et de l'installation d'un atelier de poches en papier à Siloé et à Béthel; je ne m'y attarderai pas, Monsieur Rayroux ayant traité ce sujet dans son Rapport. Je dois cependant vous dire que ces ateliers de poches ont produit en moins d'un an plus de

3000 kil. de poches de toutes dimensions¹ et constater que le fonctionnement de ces ateliers occupant une dizaine de pensionnaires à Béthel et plus de vingt à Siloé (ces garçons restaient pour la plupart complètement inoccupés pendant toute la journée auparavant) a produit jusqu'à présent les meilleurs résultats, tant au point de vue de la discipline qu'au point de vue moral. Nos garçons soumis à un travail régulier, peu pénible, demandant peu d'intelligence, mais cependant très varié, se portent beaucoup mieux ; le travail a eu aussi un excellent résultat en réveillant un tant soit peu l'activité presque éteinte de la plupart de nos faibles d'esprit. Je dois ajouter, à leur louange, que tous ou presque tous nos pensionnaires travaillent avec plaisir et avec goût, et se rendent très volontiers aux ateliers.

(1) nous faisons appel à nos amis qui pourraient avoir l'emploi de nos poches. Nous expédions *franco* et à des prix très modérés ; s'adresser à la *Direction des Asiles*. Bien spécifier la qualité du papier et la grandeur des poches.

Ces résultats encourageants devaient être notés; ils sont bien faibles encore; tous nos efforts tendront à ce qu'ils soient meilleurs l'année prochaine.

Le Médecin des Asiles John Bost,

D^r E. ROLLAND.

TABLEAU

SURVENUS DANS LES ASILES DE

Décès: 17. *Le Tableau suivant renferme les*

NOMS	AGES	ASILES	DATE DE L'ENTRÉE
1° Fr. (Jérémie). . . .	44	La Compassion.	5 Août 1865
2° Lat. (Adrien). . . .	52	Siloé	26 Juillet 1887 . . .
3° Mai. (Edouard). . .	35	La Compassion .	9 Mai 1871
4° Vig. (Moïse)	5	Id.	7 Mai 1888
5° Str. (Marguerite). .	19	La Miséricorde .	23 Mars 1880. . . .
6° Lorfr. (Aristide). .	29	Siloé	16 Janvier 1878 . .
7° Rod. (Albert). . . .	49	Id.	29 Décembre 1887.
8° Maz. (Zoé)	19	La Miséricorde .	1880
9° Cord. (Marie). . . .	17	Id.	11 Janvier 1884. . .
10° Salv. (M ^{re}).	84	La Retraite . . .	11 Décembre 1882.
11° Bar. (M ^{lle}).	77	Id.	2 Février 1885. . .
12° Rous. (Firmin). . .	16	Siloé.	6 Décembre 1883. .
13° Wag. (M ^{re}).	69	Le Repos.	26 Août 1879. . . .
14° Lod. (Florine). . .	24	La Miséricorde .	25 Juillet 1868. . .
15° Sér. (Marie)	21	Id.	26 Février 1886. . .
16° Verd. (François). .	53	Siloé.	20 Novembre 1878.
17° Deg. (Jeanne) . . .	54	La Miséricorde. .	22 Avril 1878 . . .

DES DÉCÈS

1^{er} MAI 1888 AU 30 AVRIL 1889.

principales indications relatives aux décès.

DATE DU DÉCÈS	Années de Sejour	MALADIES	CAUSES DU DÉCÈS
7 Mai 1888	23	Idiotie.	Bronchite Chronique.
1 Juin id	1	Faiblesse générale .	Tuberculose
5 id id	17	Epilepsie.— Idiotie . .	Affaibliss' progressif.
		Pieds-bots	
10 id id	35 j.	Idiotie.	id
7 Septem. id	8	Epilepsie.— Idiotie . .	Etat de mal
11 Octobre id	10	Ataxie Locomtrice pro- gressive	Affaibliss' progressif.
11 Novem. id	1	Ramollissement Céré- bral	id
15 Janv. 1889	8	Epilepsie. — Imbécil- lité	Etat de mal
19 Janvier id	5	Idiotie.	Affaibliss' progressif.
26 id id	7		Broncho- Pneumonie.
18 Février id	4	Affaiblissement Sénile	id
26 id id	2-1/2	Idiotie.	id
2 Mars id	10		Affaibliss' progressif.
12 id id	21	Idiotie.	id
11 Avril id	3	id	id
20 id id	11	id	id
25 id id	11	Epilepsie.— Idiotie . .	id

RÉCAPITULATION du 1^{er} Mai 1886 au 30 Avril 1889

Demandes d'admission. — Entrées. — Sorties. — Morts.

NOMS DES ASILES	NOMBRE des PENSIONNAIRES	DEMANDES D'ADMISSION	ENTRÉES	SORTIES	MORTS
La Famille	84	7	4	10	"
Béthesda.....	93	26	22	10	"
Eben-Hézer	53	12	9	6	"
Siloé	87	24	14	6	5
Béthel	34	4	2	2	"
La Compassion.....	41	2	4	"	3
Le Repos	26	9	4	1	1
La Retraite	27	8	2	3	2
La Miséricorde	43	5	* 10	1	6
TOTAUX.....	485	97	71	39	17

* Le non bre des entrées supérieur aux demandes d'admission à la Compassion et à la Miséricorde s'explique par le transfert dans ces deux maisons de quelques-uns de nos malades de nos asiles de Siloé et de Béthesda.

Dons anonymes

X: R. V. H. V. P. V.....	fr. 100
Lyon: Pour le Noël des enfants	10
Alsace: Témoignage de sympathie fidèle d'un ami d'Alsace.....	500
id: M^{me} S. A. (Noël)	5
Département du Tarn: Une mère.....	50
id: Une grand'mère	30
Bolbec: Pour les asiles de Laforce	50
Lausanne: H. A.	400

Il est encore d'autres dons anonymes sur nos comptes mais non pour nous et qui savent, par les reçus envoyés, que leur offrande nous est parvenue.

RELEVÉ DES RECETTES

du 1^{er} Mai 1888

RECETTES		
Actif ou 30 avril 1888.....	24,448	59
Pensions	74,145	30
Dons ordinaires.....	32,777	75
Dons extraordinaires.....	22,483	50
Produit des jours	47,874	15
Collectes et Ventes	54,044	39
Société du Sou Protestant.....	606	80
Rentes et Revenus divers.....	20,986	95
Total des Recettes....	277,367	88
Souscriptions extraordinaires pour la re- construction de Béthesda	10,028	.
Somme totale....	287,395	88

Le Trésorier comptable,

A. LAFARELLE

Après vérification, nous avons trouvé la situation
conforme aux livres.

Les membres du Conseil d'administration,

H. COUVE.

G. BOY.

J. GURX.

ET DES DÉPENSES

au 30 Avril 1889

DÉPENSES

Nourriture	94,641	85
Vêtements.....	14,942	30
Lingerie et Mercerie	5,874	30
Blanchissage	4,722	75
Eclairage et combustible	8,706	20
Meubles et ustensiles.....	4,950	15
Service de santé	6,094	75
Bureau et correspondance.....	1,201	75
Rapports et Imprimés	1,804	20
Bibliothèque, classes.....	1,010	20
Voyages.....	3,618	75
Chevaux et voitures.....	2,272	06
Impôts et assurances	2,831	20
Réparations et entretien des immeubles ..	14,115	05
Rémunération du personnel	35,271	95
Achat de rentes	25,083	10
Frais de réception.....	2,000	"
Ateliers de Siloé et Béthel.....	1,227	95
Dépenses diverses	3,063	75

Total des dépenses 233,432 26

Reliquat disponible

1 ^{re} Souscriptions spéciales pour la reconstruction de Béthesda 10,028	53,963	62
2 ^{de} A employer en achat de valeurs le montant des dons extraordi- naires 22,483 50		
3 ^{de} Fonds réservés notamment pour la reconstruction de Bé- thesda 21,452 12		

Somme égale aux Recettes..... 287,395 88

Situation financière

Jetez les yeux sur le tableau où sont inscrites nos recettes et nos dépenses et étudiez-le : il vous instruira.

J'aime les chiffres. A vrai dire, ils ne me paient pas de retour. Vous allez en avoir de suite la preuve convaincante. Que j'aimerais pourtant vous faire goûter leur éloquence, car ils sont éloquentes!

Défalcation faite de nos achats obligatoires de valeurs nous avons dépensé, pour tous les services 208 349 fr. 16. Nos asiles comptant au 30 Avril dernier 485 pensiounaires, la dépense annuelle pour chacun a été de 429 fr. 58 ou par jour de 1 fr. 184. Inutile peut-être de dire qu'il est des Asiles où la dépense est de beaucoup

supérieure et d'autres où elle est inférieure. Mais je ne tiens pas compte de ces différences et prends en bloc la somme totale de nos dépenses.

Un franc dix-huit centimes par jour ! Dans ce chiffre si modeste, je le répète, tout est compris, même l'entretien et les appointements de tout le personnel au nombre de 60. Ces appointements sont par jour et par pensionnaire de 19 centimes et une fraction de centimes à se partager en soixante parties.

Mais d'un autre côté la dépense journalière de 1 fr. 184 multipliée par 485, c'est à dire par le chiffre total de nos pensionnaires donne le chiffre sérieux de 572 fr. 304. Voilà qui explique pourquoi notre ami John Bost avait déjà, par la force des choses, élevé la cotisation des jours de 300 fr. à 500 fr.

Malgré l'augmentation de nos charges, nous avons clos notre exercice avec un fonds de réserve sérieux comprenant l'encaisse qui nous est nécessaire pour la saison d'été où les ren-

trées se ralentissent, et les dons pour la future reconstruction de Béthesda.

Nous constatons, avec un sentiment particulier de reconnaissance envers nos amis et d'actions de grâces envers Dieu, que les dons ont été plus abondants que l'an passé.

Nous remercions nos sociétés Adolphe de leur concours toujours dévoué et infatigable. Les ventes organisées se maintiennent. Nous avons, sous ce rapport, à signaler le zèle de nos amis de Castres et de Montpellier.

Nous savons aussi que plus d'une collectrice, dans ce travail de la charité parfois difficile et souvent délicat a rencontré des sujets de joie et d'encouragements bien doux et bien inespérés. Les surprises de la charité! Que n'aurions-nous pas à dire sur ce chapitre! Ne craignons pas, chers collaborateurs et collaboratrices, de demander. Mais demandons avec sérieux, la prière intérieure précédant toujours toute demande, afin que le don soit sérieux et en harmonie avec la gravité des misères à soulager.

Je ne puis nombrer tous les dons précieux qui se pressent dans nos colonnes de chiffres. Je mentionne en particulier ceux pour la reconstruction de Béthesda.

C'est celui d'une jeune fille qui a perdu presque coup sur coup un père, une mère bien-aimés.

C'est celui d'un frère et d'une sœur, honorant par leur charité spontanée, la mémoire d'une mère vénérée.

C'est celui d'un modeste employé qui nous envoie aussi 50 fr. avec ces mots : « Que Dieu, dans son amour puissant veuille opérer Lui-même la multiplication de mon faible don ! Il le fera. »

C'est un anonyme qui envoie 10 fr. avec cette suscription : « Un grain de sable pour Béthesda. » Un grain de sable merveilleux qui met de l'huile dans les rouages ! Excusez ma comparaison injuste pour la forme mais non quant au fond.

Nous avons reçu aussi sous la même forme,

des tuiles pour Béthesda, et d'autres matériaux, moëllons ou pierres de taille, toutes rentrées, selon l'expression du docteur Barnardo, dans notre bourse qui n'en est jusqu'à présent, nullement incommodée.

Ce sont des amis en Suisse qui, la collecte n'étant pas autorisée à la suite d'une conférence sur les Asiles, m'invitent à dîner et donnent, comme plat d'entrée, 2500 fr. pour Béthesda.

Ce sont des enfants qui vident joyeusement leurs petites bourses. Toujours pour Béthesda.

Pardonnez-moi toutes ces répétitions. Nous vous promettons de les renouveler l'an prochain, si Dieu nous prête vie.

Oui j'aime les chiffres (ceux des asiles bien entendu), car en passant en revue leurs colonnes serrées je ne trouve en eux rien de froid ni de métallique, car tous ont passé avant d'arriver jusqu'à nous par le creuset de la charité et de l'amour.

Conclusion

Il faut bien finir et cependant, en cet instant, nous sommes dans la situation de deux amis qui, au moment de se quitter, se retiennent mutuellement sans épuiser la matière de leur entretien.

J'ai besoin de remercier encore toutes les Églises où nous avons reçu un accueil bien-faisant; tous les amis qui nous ont soutenus et encouragés.

Je remercie encore M. le Pasteur John Bost qui a repris la suite de M. le pasteur Lauga pour aller collecter en Angleterre. Il était nécessaire de retrouver quelqu'un pour renouer la tradition d'amitié et de charité fondée par notre John Bost, et c'est quelqu'un de sa

famille, portant ce nom vénéré qui s'est rencontré pour cette œuvre.

Je remercie nos amis Anglais de Cannes de n'avoir pas laissé déchoir le meeting important en faveur des Asiles et qu'avait préparé jusqu'alors notre regretté bienfaiteur M. R. Woolfield. Sous la présidence de M. le comte de Meath cette réunion a été un succès de plus pour les Asiles. Je n'oublie pas, sans les nommer, ceux qui ont contribué au résultat de cette bonne journée.

Je remercie M^{me} Guizot de Witt qui, après avoir visité les Asiles, s'est empressée de les faire connaître au grand public d'abord dans le *Journal des Débats* et ensuite dans la *Bibliothèque universelle et Revue Suisse*. (N° de Mai 1889).

En regardant à la dernière étape franchie, nos cœurs débordent et nous crions avec émotion : Eben Hézer ! L'Eternel nous a secourus jusqu'à maintenant ! Malgré bien des difficultés, en présence même de ce grand projet de

la reconstruction de Béthesda nous avons une joyeuse confiance.

La joie ! c'est une force ; nous voudrions la posséder toujours identique à elle-même, bouillonnante, grandissante, débordante ! Mais, vous le savez, il y a des éclipses dans le monde moral et religieux comme dans celui de la nature. « Soyez toujours joyeux », nous dit et nous redit S^t Paul, sans craindre de se répéter : « Soyez toujours joyeux. » Remarquez cette forme impérative. C'est un commandement, mais combien souvent négligé. Que de chrétiens à la piété triste ; leur présence est réfrigérente ; à leur aspect on bâille ; on les esquivé. — En 1867, quand j'étais aumônier-intérimaire à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu, à Paris, je rencontrais dans les lugubres corridors les malades convalescents affublés d'une longue tunique grisâtre, trop large et flottante sur leurs pauvres corps amaigris ; leur tête coiffée d'un bonnet de coton qui ajoutait encore à la mélancolie de

leur aspect. Je ne puis songer aux chrétiens oublieux de la joie sans me les représenter sous la forme de ces êtres souffreteux, hors du danger de la maladie mais pas encore en santé. Notre piété a-t-elle pour emblème un bonnet de nuit et la livrée de l'hôpital? Ce n'est pas là la vraie piété. — Le chrétien ne doit pas exhaler les senteurs d'une chambre de malade; il ne doit pas se traîner péniblement, poussif, malingre, les traits émaciés, les yeux caves car c'est un être créé à nouveau, passé de la mort à la vie, guéri du péché, l'œil resplendissant de la lumière d'en haut, courant vers le but, respirant et inspirant la vie. C'est un soldat armé pour la bataille et désigné pour la victoire.

Voyez-le: Il a le casque du salut, la cuirasse de la justice, le bouclier de la foi impénétrable aux traits empoisonnés du malin; autour de ses reins la vérité pour ceinture, à ses pieds, pour chaussures, le zèle que donne l'Évangile

de paix; enfin, dans sa main l'épée de l'esprit qui est la Parole de Dieu.

Soyons chacun de nous ce chrétien-là. Alors dans le champ immense de la charité toutes les œuvres fondées au nom du Seigneur prospéreront!

Votre bien affectionné,

E. RAYROUX

(Lu et approuvé en Conseil d'Administration dans sa séance du 26 Juin 1889).

LES DONS ET SOUSCRIPTIONS SERONT REÇUS

FRANCE

A *Laforce* (Dordogne), par M. le pasteur E. RAYROUX,
directeur général des Asiles.

A *Paris*, par MM. MALLET FRÈRES et C^e, banquiers,
37, rue d'Anjou-Saint-Honoré.

PAR LES « SOCIÉTÉS ADOLPHE » CI-APRÈS :

A *Alais*, par M^{lle} ARBOUSSET, rue Fabrerie.

A *Bordeaux*, chez M^{lle} MARIE HOVY, 63, rue la Course.

A *Ganges*, chez M^{lle} HÉLÈNE LAFONT.

A *La Rochelle*, chez M. le pasteur GOOD.

A *Lyon*, chez M^{me} OBERKAMPF-FITLER, 20, avenue de
Noailles.

A *Montauban*, chez M. le professeur JEAN MONOD.

A *Marseille*, chez M^{me} MOULINE, 15, rue Grignan, et
M^{lle} C. JAUGE, 43, boulevard Notre Dame.

A *Mazamet*, chez M^{mes} ROUVIÈRE-HOULÈS, J. BONNEVILLE

A *Montpellier*, chez M^{me} PAUL CASTELNAU, 34, rue
Saint-Guilhem.

A *Nîmes*, chez M. le pasteur BABUT, rue Clérisseau, 20.

A *Pau*, chez M^{lles} SANGER, CADIER, et MARIE ÉLOUT.

A *Salies-de-Béarn*, chez M^{lle} BOST.

A *Orthez*, chez M. le Pasteur de FÉLICE.

PAR LES BIENFAITEURS DONT LES NOMS SUIVENT :

A *Annonay*, chez M^{lle} JENNY GISCARD (Société de Bienfaisance).

A *Cannes*, chez MM. les Pasteurs.

A *Castres*, chez M^{me} JAUGE, née DE JUGÉ.

Au *Hâvre*, chez M. JULIEN MONOD, côte d'Ingouville

A *Menton*, chez M. le pasteur DELAPIERRE.

A *Montagnac*, chez M^{lle} CAZELLES (Société de Dames).

A *Millau*, chez M^{mes} DE CARBON-FERRIÈRES. CALDESAINES et BLANC.

A *Nice*, chez M. le pasteur MALAN, 50, rue Gioffredo.

A *Rochefort*, chez M. le pasteur LAROCHE (Comité de Bienfaisance).

A *Saint-Jean-du-Gard*, chez MM. les pasteurs MEINADIER et SALTET.

A *Saint-Hippolyte-du-Fort*, chez M. le p^r BERTRAND.

A *Saint-Affrique*, chez M^{lle} EUGÉNIE VERNIÈRE.

A *Angoulême*, chez M. le pasteur MONBRUN.

A *Grenoble*, chez M. le pasteur BARD, et M^e LEWIS.

A L S A C E

A *Mulhouse*, chez M^{me} E. SCHLUMBERGER, présidente de la Société Adolphe, 2, rue Lamartine, et chez M. le pasteur MATHIEU.

A *Strasbourg*, chez M^{lle} M. RAUSCH, 4, rue de la Cigogne.

S U I S S E

- A *Genève*, chez M. le professeur BOUVIER-MONOD,
président de la Société Adolphe,
M^{lle} CAROLINE GAUSSEN, 8, rue Eynard,
et M^{lle} BUNGENER, chemin Sautter, 2.
- A *Lausanne*, chez M. BRIDEL,
et M^{lle} LOUISE MEYSTRE, 6, rue des Terreaux.
- A *Neuchâtel*, chez M. E. DE PURY DE MARVAL, et M^{me}
CLERC-DROZ, Faubourg du Crêt, 3.
- Au *Locle*, chez M^{me} SANDOZ-NARDIN et M^{lle} FAURE.

G R A N D E - B R E T A G N E

- A *Tunbridge-Wells*, chez Miss DAVIDSON, de Jordan
House.
- A *Blackheath*, chez Miss FENN.
- A *Edimbourg*, chez Miss MACKENZIE, 16, Moray place.
- A *Glasgow*, chez TIMOTHÉE BOST, Esq^{re}, 34, Lynedoch
Street.
- A *Liverpool*, chez W. CROSFIELD Esq^{re}, Annesly
Aighburth.
- A *Londres*, chez MM. BARCLAY-RANSON et C^o, 1, Pall
Mall East, et chez MM. JAMES NISBET et C^o, 21
Berners Street.

B E L G I Q U E

- A *Bruzelles*, chez M. ISEBAERT, ancien officier d'Etat-
Major, 50, rue du Mont-Blanc, S^t-Gilles.

MM. les Libraires protestants et MM. les Rédacteurs de journaux religieux, en France et à l'étranger, continueront, comme par le passé, à recevoir les dons qu'on voudra bien nous faire parvenir par leur intermédiaire.

TABLE DES MATIÈRES

COMPTE-RENDU de la fête par J. L.	7
DISCOURS de M. le pasteur Meinadier....	13
DISCOURS de M. Domenget, Président du Conseil.....	27
RAPPORT du Directeur.....	39
RAPPORT médical	84
Suite et fin du RAPPORT du Directeur....	104



